Vivre à la Maison Smith de Richard Meier

Luis de Orueta

Vivre à la Maison Smith de Richard Meier

Vivre á la Maison Smith de Richard Meier

© Luis de Orueta

Édition papier ISBN : 978-84-09-31130-9

La Imprenta CG, Paterna, Valence. Espagne

Édition et photographies de l'auteur

Madrid, Mars. 2010, et Juin, 2021

ISBN e book, 978-84-09-32892-5

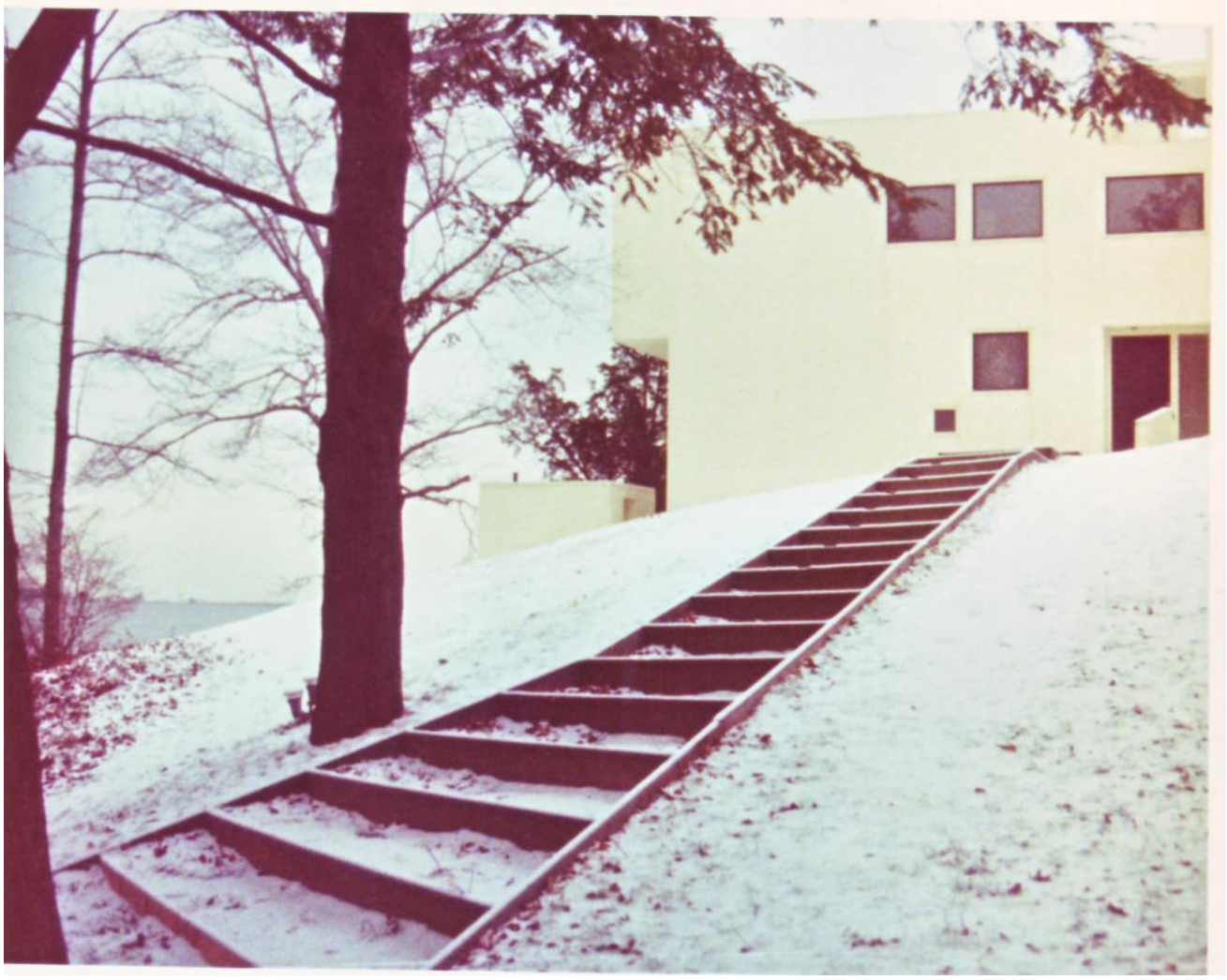
Traduction automatique avec Google translator

.

Luis de Orueta

Vivre à la Maison Smith de Richard Meier

Madrid 2010



L'accès à la Smith House est situé à l'arrière

Chapitre I

Il était 8 h 45 lorsque mon téléphone sonna dans la chambre de l'Holiday Inn de Stamford, Connecticut. J'ai pensé que c'était peut-être une erreur parce que personne ne savait où j'habitais à part certaines collègues du travail. Ils n'appelleraient pas à une heure aussi tardive. Ce ne pouvait pas être ma femme, car elle

dormirait paisiblement dans sa commune de Copenhague. L'espace d'un instant, j'ai imaginé que ce pourrait être Barbara, l'une des jeunes femmes qui servaient le café au petit-déjeuner, marchant très sérieuses parmi les tables, pour contrer l'effet des jupes de type cheerleaders qu'elles portaient par obligation.

Ce n'était pas Barbara, mais une dame beaucoup plus âgée à qui l'entreprise avait confié la recherche d'un logement convenable pour moi. Elle a commencé sa mission avec enthousiasme, mais après plusieurs jours, son visage a montré des signes de résignation et de mécontentement. Le premier matin, elle m'a demandé combien d'enfants j'avais et a quelle date mon épouse me rejoindrait en Amérique, car, disait-elle, il était important de prendre en compte leurs opinions. Mes réponses évasives se sont heurtées au silence.

La dame des résidences, comme je l'appelais, travaillait pour une agence immobilière, elle était toute petite et lorsqu'elle s'asseyait au volant de son énorme break on voyait à peine se tête. Lorsque nous passions près d’une maison, elle attiré mon regard en levant une main. Elle suivait un ordre astucieux, en commençant par celles qu'elle pensait que j'allais moins aimer.

Elles étaient toutes trop grandes. J'avais essayé de lui raconter qu'en Europe tout était plus petit, les arbres, les fruits, les routes, les rues et bien sûr, les maisons et les voitures. L'information sur des pays si lointains ne l'intéressait pas.

Un après-midi, en revenant du travail, je vis une petite maison qui me plaisait bien, et je notai son adresse pour qu'elle m'accompagne dans une visite. Elle est venue dans sa voiture avec d’autres offres et a refusé de m'emmener là où je voulais

aller, sans me dire pourquoi. Elle avait des idées fixes sur les emplacements appropriés, qui se limitaient en fait à New Canaan, Wilton, Westport et Darien. Ses préférences allaient à Wilton parce que cette zone était « sèche » ; et n'avait ni bars, ni magasins, ni hôtels, ni rien qui puisse troubler la tranquillité d'esprit. Elle me disait que Westport était le plus intéressant de la liste. Là vivaient Paul Newman, et d'autres acteurs et actrices célèbres. « Et ils ont un beau théâtre de campagne », a-t-elle ajouté, en guise d'encouragement. Je lui ai dit que j'appréciais beaucoup tout cela mais que tout ce que je voulais, c'était une petite maison, si ce n'était pas trop demander. Dégoûtée par tant d'efforts en vain, elle a cessé d'appeler juste au moment où j'étais sur le point d'accepter quoi que ce soit.

L'Holiday Inn était plutôt déprimant. Construit dans un espace entre deux autoroutes, il manquait de charme. Au fond du parking se trouvait une voiture que j'avais achetée, peut-être trop vite, et que je ne l'aimais plus car elle était, elle aussi, trop grande. Dans cet hôtel, j'avais l'impression d'être descendu en parachute dans un rêve oublié.

Mon apparence devait refléter un air distrait et confus qui ne passa pas inaperçu à Barbara quand, un dimanche, je descendis déjeuner plus tard que d'habitude. En posant un verre d'eau sur la table, elle m'a demandé si je ne me sentais pas bien. J'ai souri pour la rassurer de que je n'étais pas sur le point de mourir, puis elle m'a invité à rendre visite à ses amis.

Les amis de Barbara habitaient une magnifique maison, plu belle que toutes celles que m'avait montrées la dame de l'agence. C'était un manoir blanc de style colonial avec de fenêtres petites et nombreuses, peintes en vert et encadrées de stores latéraux

toujours ouverts. C'était la demeure d'une célèbre photographe dont je n'avais jamais entendu parler. Á l'intérieur, il y avait beaucoup de photographies, certaines accrochées aux murs et la plupart archivées dans des armoires.

Outre Barbara, la maison abritait une dizaine de jeunes hommes et femmes insouciants et condescendants. Ils ont été surpris que je ne connaisse pas le nom de la photographe. Bientôt, ils m'ont présenté des couvertures de "Life", signées Margaret Bourke-White, et on m'a proposé de choisir celles que j'aimais le plus, à condition que j'en prenne bien soin.

Je dis ces choses insignifiantes parce que j'ai dit plus tôt que je pensais que l'appel téléphonique de cette nuit de 1971 pouvait venir de Barbara, même si c'était peu probable. La réalité était différente : de l'autre côté de la ligne, une voix familière me parlait en ces termes : « M. Orueta, j'ai la possibilité de vous proposer une maison un peu différente, mais les propriétaires partent ce soir, et il faudrait que vous veniez la voir tout de suite ».

J'étais en pyjama et paresseux, mais en entendant le mot *différent* je lui ai répondu que dans quinze minutes je serais à la porte de l'hôtel. Il faisait déjà nuit quand elle me fit traverser Stamford en direction de Darien, loin des immeubles de bureaux. Nous avons cessé de voir les feux d'autoroute et avons traversé une forêt par une route étroite. De chaque côté il y avait des boîtes aux lettres situées à mi-hauteur, mais il n'y avait pas un seul lampadaire.

A la sortie d’un tournant, j'ai remarqué un panneau avec un petit avis qui disait : Contentment Island. Cela semblait de bon

augure dans *l'hiver de notre mécontentement*. Nous sommes arrivés à un pont de pierre, gardé par un policier à l'intérieur d'une voiture, qui nous a arrêtés. Elle a expliqué que nous allions à la "Smith House" et le gardien a fait un bref salut de compréhension. Plus d'obscurité, plus de boîtes aux lettres et plus d'arbres sur les côtés. Puis la route s'arrêta brusquement, et les phares de la voiture illuminèrent un mur blanc comme l'écran de cinéma où seules quelques petites fenêtres et une rampe lisse et courte détournaient la vue de la blancheur envahissante.

D'un côté se dressait une construction sans fenêtre en forme de cube, également très blanche. "C'est le garage", dit la dame. Nous étions tous les deux debout et regardions le mur dans l'obscurité, quand il est redevenu blanc, cette fois éclairé par des projecteurs situés au sol, signe que notre présence avait été remarquée.

"Oui, c'est différent", dis-je, tandis que nous attendions que la porte s'ouvre. Et je n'en ai pas dit plus. Quelques secondes plus tard, je me suis retrouvé, saisi, les bras baissés et les pupilles dilatées par une lumière excessive. Autour de moi, des colonnes cylindriques et blanches s'élevaient pour soutenir un toit à peine aperçu. A l'extérieur de la maison, il y avait une cheminée rectangulaire qui ne rejoignait le mur de verre que pour se connecter à la place du foyer où crépitaient quelques buches en feu. Cette cheminée, dressée sur le jardin, si blanche, indépendante et hautaine, était comme un personnage monolithique, une icône des divinités du lieu, sous laquelle M. et Mme Smith semblaient nains. Il avait à la main un verre de bourbon et portait un blazer bleu marine et un pantalon de flanelle. Sa femme était vêtue d'un tailleur gris du même tissu.

Le nom de M. Smith était Frederick et Mme. Smith s’appelait Carole. Ils m'ont dit qu'ils partaient pour New York ce soir-là. En parlant, j'ai appris que M. Smith avait une entreprise de marketing et qu'elle était une excellente patineuse sur glace.

Avant de montrer l'intérieur de la maison, Smith jouait avec une sorte de clavier qui contrôlait les lumières. D'un doigt il éteignit complètement la maison et de l'autre il alluma les projecteurs à l'extérieur. La luminosité du jardin entrait à travers l'immense vitre, et nous pouvions nous voir facilement. M. Smith m'a encouragé à sortir vers un petit promontoire marqué par des sapins de chaque côté de la maison et faisant face aux eaux de Long Island Sound.

En bas, sur la gauche, il y avait une crique très protégée, entièrement éclairée, entre deux rochers. Son sable était très fin et je me souviens qu'il était entré dans une de mes chaussures. Alors que je me tenais pieds nus à secouer le sable, j'ai tourné la tête vers la maison et elle était là : incandescente et belle. On n'entendait que le bruit de l'eau sur le rivage. Pour représenter fidèlement la vision, il faut imaginer la maison sur une sorte de piédestal, pointant vers le ciel comme un orgue d'église blanc. A l'époque je pensais que sa possession échapperait à mes moyens, mais qu'il valait la peine de l’avoir vu de si près, comme quelqu'un qui visite un musée ou une cascade.

Après cela, M. Smith et moi sommes retournés à la maison, Les propriétaires ont voulu savoir ce que je pensais, et je leur ai dit que je n'avais rien vu de tel de toute ma vie. Ensuite, ils m'ont demandé si cela signifiait que j'approuvais, ce à quoi j'ai répondu en levant ma main vers le toit. En écoutant ce dialogue, la dame des logis se réveilla de sa léthargie, vraiment surprise.

Nous nous sommes ensuite assis sur un canapé blanc et des sièges assortis, sauf la dame qui préférait un coussin violet, près de la cheminée. On m'a dit que la maison avait été construite pour eux par un jeune architecte du nom de Richard Meier, dont je n'ai pas retenu le nom à l'époque, car me pensées se concentraient sur le prix de la location. Je leur ai dit que je craignais que l'allocation de logement ne soit suffisante, bien que je remercié leur gentillesse de me recevoir. Je me souviens de la question de M. Smith : « Combien Xerox a-t-il prévu votre logement par mois ? » « 750 » la dame se précipita pour répondre. Fred Smith hocha la tête et lui dit de tout préparer et de l'envoyer à son adresse à New York. Puis il se tourna vers sa femme, en attitude d'interrogation, et, me regardant ensuite, il ajouta : « Si vous voulez, vous pouvez rester maintenant et dormir ici. Je vous laisse les clés et notre téléphone à New York, au cas où vous auriez besoin de nous, même si la maison n'a pas de secrets ».

J'ai respiré profondément, ne croyant pas vraiment ce qui se passait. Je craignais que soudainement il apparaisse quelqu'un du bureau célébrant la blague et, pire, portant un appareil photo pour immortaliser l'exploit. Mais les minutes passèrent et rien de tel ne se produisit. La dame de l'agence immobilière m'a demandé à quelle heure elle viendrait me chercher le lendemain, me rappelant que je devrais peut-être retourner à l'Holiday Inn.

Ensuite, les Smiths descendaient à l'étage avec une petite valise. Avant de partir, ils ont eu le temps d'émettre deux avertissements, style Barbe Bleue, qu'ils ont aimablement présentés sous la forme de deux pétitions : L'une, la plus importante : que rien des meubles et objets ne soit changé. Ils

s'attendaient à ce que je comprenne que les meubles faisaient partie intégrante de l'idée de Meier. J'ai dit que je le promettais.

La deuxième pétition concernait l'architecte. Il commençait sa carrière et comptait pouvoir faire visiter la maison à des clients potentiels parce que les dessins et les maquettes laissaient trop de questions auxquelles seules les visites d'un véritable bâtiment pouvaient répondre. J'ai promis aussi de montrer la maison avec enthousiasme.

Peut-être pour compenser ces restrictions, ils ajoutèrent que, si je le voulais, je pouvais me servir du petit voilier, qui cette nuit-là était passé inaperçu. Je les ai remerciés, plus par courtoisie que par véritable intérêt.

Je suis sorti avec eux pour leur dire au revoir et après d'agiter légèrement ma main, j'ai fermé la porte et je suis resté seul à l'intérieur. C'est alors que je pris conscience de l'odeur des murs de bois, et qui m'accueillera dès cette nuit-là, comme l'encens d'une église. C'était quelque chose de séduisant, pas trop fort mais impossible à ignorer. Sans doute cela a-t-il beaucoup à voir avec le bois, mais aussi avec l'odeur du verre et celle des meubles. Étant peinte toute en blanc, on pourrait penser que la maison a été construite avec des matériaux durs ; cependant, à l'exception des colonnes, qui étaient en fer et la cheminée qui était en brique, tout le reste était en bois et en verre.

Je descendis à l'étage au niveau de la pelouse du jardin, laissai la salle à manger de côté, remarquai la cheminée qui se répétait sur le mur, et me dirigeai vers la cuisine, cachée derrière. C'était petite comparée à d'autres que j'avais vu. Accroché à un mur, il y avait un cadre de la taille d'une boîte de cigares. Il lisait

Smith House
Prix National d'Architecture 1968
Richard Meier

Ce nom, je n'allais plus l'oublier.

Le frigo était vide. Dans le minibar du salon il y avait des boissons et des snacks. Je me suis mis à la recherche d'une chambre. La principale était près du salon, en retrait, mais avec le lit face à une grande fenêtre dans un espace couvert donnant sur la mer. Un navigateur avec des jumelles puissantes pouvait observer les mouvements de l'intérieur, surtout la nuit.

J'ai mis un peu de temps à m'endormir et je me souviens avoir été réveillé par un rayon de soleil qui s'était posé sur mon nez. Se réveiller à Smith House, c'est comme revenir à la vie sur une autre planète. Le sentiment d'isolement splendide doit beaucoup à l'unicité du site. Des endroits similaires il y en a beaucoup dans le monde, mais des maisons comme celle-là, en 1971, il n'y en avait pas.

Avions en direction de L'aéroport Kennedy commençaient sa trajectoire descendante et pouvaient être vues depuis l'angle gauche et le plus haut de la vitre, ils se sont brièvement cachés derrière la cheminée et ont continué à descendre jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière un sapin. Sur la plage, il y avait une jetée en bois qui était accessible par des marches presque invisibles. Et, en effet, un petit bateau qui, m'apercevant, a dû soupçonner une longue période d'hibernation.

Ce matin-là, le klaxon du break de la dame me rappela que ma brosse à dents était encore à l'Holiday Inn et qu'il n'y avait

plus de café dans la cuisine. Le jour, l'île du contentement était tout sauf sombre, même si les arbres cachaient la forêt. Seuls les patronymes des habitants collés sur les boîtes aux lettres trahissaient un peu leur intimité.

Je suis arrivé un peu tard au bureau. Le bâtiment, qui me paraissait autrefois puissant et harmonieux, avait maintenant l'air rétréci et presque ridicule. Déjà au bureau, je me suis mis à reprendre le travail des jours précédents, sans parvenir à me concentrer. L'image de la maison de Darien restée infiltrée dans mon cerveau. Les feuilles des arbres que l'on apercevait par la fenêtre me rappelaient l'endroit où j'avais dormi la nuit précédente.

Je me suis levé pour me dégourdir les jambes et j'ai commencé à marcher dans le couloir capitonné. Ce geste fit relever la tête de ma secrétaire : « Tout va bien monsieur Orueta ? » « Tu vois, Thérèse, je crois que je suis amoureux ». Thérèse fronça les sourcils. Et moi, levant les paumes de mes mains vers le plafond, j'ai terminé : « Amoureux… d'une maison ».

Les oies avaient choisi le même site

Chapitre II

Comme chaque après-midi à cinq heures, l'immeuble de bureaux a été vidé de gens. J'étais une des dernières personnes à sortir, pour que Thérèse ne découvrait pas trop d'envie de retourner dans la maison aimée. Les voitures ont quitté les parkings, situés dans l'esplanade principale. J'ai regardé ma

Chevrolet Monte Carlo avec des yeux critiques et me suis dirigé vers l'Holiday Inn, pour récupérer ma valise, que j'avais laissée en consigne. De retour dans la voiture, j'essayais de mémoriser la liste des achats : café, lait, œufs, pain, beurre, vin, sandwichs…

Quand je suis arrivé au pont de Contentment Island, il faisait déjà nuit. D'un côté de la route, j'ai revu la voiture du policier, de couleur marron, garnie de crème. L'occupant est sorti et m'a arrêté d'un geste. J'ai tout de suite compris d'où venait le problème. Ni M. Smith ni la dame des habitations n'avaient fait connaître au gardien l'événement improbable de mon incorporation à l'île. Et la présence de ma Chevy Monte Carlo n'a aidé pas beaucoup. À Tokeneke, vous pouviez posséder n'importe quel type de voiture, à condition qu'il s'agisse d'une Volvo et mieux si c'était du type familial.

En l'absence de tout moyen de me prouver en tant que locataire, l'agent (qui n'était pas un policier, mais un employé d'une société de sécurité) était aussi hésitant que moi sur la façon de procéder. Il a eu une idée : je devais l'accompagner au commissariat où, disait-il, tout serait résolu. J'ai répondu à sa suggestion par une contre-offre : il devait m'accompagner à la Smith House, où il pourrait vérifier plusieurs choses : une) que j’avais la clé de la maison ; deux) que je pouvais parler à M. Smith au téléphone, et trois) qu'il a été invité à prendre un verre.

Quelques minutes plus tard, les deux voitures étaient garées devant le mur du fond de la maison. Le gardien et moi avons remonté la même rampe que la veille avec la dame de l'agence. Pas l'entrée de mariage romantique avec ma femme Lene que j'aurais voulue, mais j'ai vu la scène comme la confirmation de mon droit d'y vivre. Après avoir fait les vérifications nécessaires,

l'agent n'a pas voulu accepter le bourbon que je lui ai offert, il n'a pas non plus semblé aimer la maison, et il est rapidement rentré chez lui près du pont.

Soulagé, je suis descendu dans la cuisine avec mon sac en carton marron, cet objet qui définit à lui seul un film américain, et je l'ai déposé sur le bar.

Comme les prêtres ouvrent la porte d'un tabernacle, j'ouvris le réfrigérateur vide et déposai soigneusement la nourriture. Puis je suis monté pour la première fois dans les loges de l'opéra, comme j'appelais l'étage supérieur. Je l'ai nommé ainsi parce que ce n'était que la moitié de la mesure, comme la mezzanine d'un théâtre. Vers l'Est, il n'était limité que par une balustrade d'où l'on pouvait voir, en dessous, le salon, avec la cheminée comme protagoniste. Derrière cette balustrade, il y avait trois chambres accueillantes, que je commençais à imaginer occupées par mes enfants.

Après un soupir résigné, je descendis l'escalier jusqu'à la scène et me retirai dans la chambre principale, où je m'étais déjà reposé une nuit. De là, je suis allé dans un vestibule entre la chambre et la salle de bain. Lorsque mes vêtements ont été correctement suspendus et que la possession symbolique a été consommée, il était temps d'allumer cette cheminée qui semblait attendre pour tester les compétences de l'officiant novice.

Il y avait les cendres de la veille. Je me suis assis un moment sur le canapé, regardant la cheminée et les yeux fixés sur une sculpture aux airs africains que j'imaginais mis là par Meier lui-même et donc, intouchable. Finalement, j'ai arrêté de regarder cette idole translucide et je me suis levé pour tester les

touches qui contrôlaient l'éclairage. J'ai essayé plusieurs combinaisons, qui depuis la mer ont dû surprendre plus d'un marin curieux.

Sur la plage, indifférent à mes manœuvres, se trouvait le petit bateau à côté de la jetée, dont la seule présence provoquait en moi une fâcheuse sensation d'incompatibilité. Quelques expériences d'aviron avec un bateau docile dans le parc du Retiro à Madrid étaient le total de mes références de marin.

Je montai les vingt-trois marches et entra dans la maison. Je m'assis à nouveau sur le canapé blanc à côté d'une table en verre. En dessous, il y avait un tapis de style oriental conventionnel et contrastant fortement avec le reste. J'ai placé un plateau avec deux sandwichs et une bouteille de vin juste ouverte pour l'occasion et je me suis mis à manger mon premier dîner à Smith House, en regardant les évolutions du feu.

Il était déjà cinq heures du matin quand je me suis réveillé dans le canapé. Les sandwichs avaient disparu et la bouteille était à moitié vide. Dans un coin de la table en verre, les Smith avaient laissé un magazine de mode. C'était peut-être Vogue. Avant de le retirer de là, il m'est venu à l'esprit de le feuilleter un peu. Sur les pages intérieures, plusieurs cintres humains représentaient les vêtements à privilégier cette année-là. Lorsque les cintres ont cessé d’attirer mon attention, j'ai remarqué sur l'une des photos qu'il y avait une table en verre et, sous la vitre, un tapis identique au tapis rouge que j’avais sous mes chaussures. Et les colonnes blanches se répétaient par toutes les pages.

Le soleil commençait à se lever au-dessus des eaux de Long Island Sound et je me dirigeai vers une chambre qui m'en voulait d'avoir préféré le canapé.

Barbara Miller avec des bottes d'une compagnie d'assurance

Chapitre III

Contrairement à ce que j'aurais cru, la Smith House n'était pas très appréciée des compatriotes de Richard Meier. Pour commencer, personne ne savait qui était Richard Meier. Pour suivre, tous avaient une femme et des enfants, plusieurs voitures, certains aussi des motos, des chiens, des tables de billard, des piscines, des barbecues et ainsi de suite ; de tels accompagnements contrastaient vivement avec l'austérité

conventuelle de la maison Smith. Mes visiteurs ne pouvaient pas s'imaginer y vivre et je ne l'aurais pas recommandé non plus.

Cette découverte a mis en évidence d'autres différences entre eux et moi, que la maison n'a contribué qu'à faire remonter à la surface. Une observation qui n'a jamais manqué était la difficulté de nettoyer les énormes vitres ; une autre : qu'il n'y avait aucune possibilité d'intimité, tout étant si ouvert et transparent. A la première critique j'ai répondu que les vitres restaient toujours parfaites alors que je ne faisais rien pour les nettoyer après la pluie ou la neige. Pour la seconde, j'ai mentionné que dans les pays nordiques d'Europe, l'intimité était moins appréciée que la lumière du soleil.

Le manque d'enthousiasme pour la maison de Meier était compensé par des expressions d'admiration pour l'environnement et la vue panoramique à l'extérieur. La possession de la plage a donné lieu à un de mes commentaires sur le fait que la notion de propriétés au bord de l'eau, comme le divorce et la polygamie, en Espagne étaient illégales. Cette observation impertinente était comme dire à un sultan qu'il devrait en avoir assez avec une seule femme.

Tous ceux qui sont venus la voir n'étaient pas insensibles à l'esthétique de la Smith House. Don (Donald) et Joyce Pendery, Bob et Lynn James, Michael Kaufmann, John et Wendy Duerden, et même Elmer et Susan Humes, tous ont reconnu la beauté de ses lignes. En retour, j'ai essayé de faire l'éloge de leurs maisons, mais, obscurcies par la Smith House, elles me semblaient dépourvues d'âme. Pourtant, je me souviens favorablement de celle de Jack et Liz Thomas, un sympathique

couple britannique, qui avait loué une belle résidence à Westport, appartenant à Bette Davis.

Westport était la localité idéale pour les Juifs qui préféraient ne pas vivre à New York mais ne voulaient pas s'éloigner trop.

Parmi mes amis juifs, le plus proche à l'époque était Michael Kaufmann, même si je n’arrivais pas à savoir ce qu'il pensait vraiment sur un sujet quelconque.

Barbara était aussi juive. Avant qu'elle ne vienne voir la Smith House, je me demandais quelle serait sa réaction. Un après-midi, après cinq heures, je me suis rendu chez la photographe Margaret Bourke-White en emportant avec moi l'exemplaire du magazine Vogue. Les « hors-la-loi », comme j'appelais les amis de Barbara, ont très apprécié la description de la Smith House, et alors je les ai invités à une visite rapide. Je ne sais pas quels étranges arrangements ils avaient entre eux, mais finalement la seule qui vint fut Barbara, toujours souriante et assez enthousiaste pour admirer le grand jouet, c'est ainsi qu'elle définissait la maison. Elle n'a pas laissé un coin sans inspection et commentaires. « Pourquoi n'accrochez-vous pas les photos de Margaret ? » me demanda-t-elle en voyant tant de mur blanc disponible. Je ne voulais pas lui faire part de la promesse que j'avais faite de ne rien changer, de peur de détériorer si tôt son opinion sur moi. Alors, je me suis excusé en affirmant que je n'avais pas encore reçu les cadres.

Le nez presque collé contre l'une des vitres avant, Barbara remarqua la présence du voilier. La vision l'a incitée à me dire que la prochaine fois, elle voudrait aller naviguer vers l'autre rive

de la côte pour rendre visite à une tante à elle qui vivait à Long Island. Je lui ai répondu que c'était fait.

Barbara se débrouillait par la vie sans hésitation. Tout lui semblait bien. Tout, sauf les compagnies d'assurance. Il n'y avait pas un petit coin dans son cœur qui avait pitié d'elles. 'Je vais changer de voiture' - m'a-t-elle dit un jour - 'parce que celle-ci a trop de défauts' Elle m'a demandé de l'accompagner avec la mienne. Nous sommes entrés dans une zone plus boisée que d'habitude, elle a arrêté sa voiture et l'a laissée sur le bas-côté. Je ne voulais pas lui demander ce qui était arrivé ; elle est entrée dans ma voiture et nous sommes retournés à la maison des hors-la-loi à New Canaan.

Là, nous étions réunis pour aller acheter des chaussures. J'essayai d'échapper à l'invitation, mais je fus introduit presque de force dans une de leurs caravanes, où régnait une joie plus grande que d'habitude. Au bout de quelques minutes, nous étions sur la place d'un centre commercial spacieux (immense) où l'on ne voyait que des chaussures et des personnes achetant des chaussures.

Elles n'étaient pas très intéressantes car, à mon sens et à cette époque, les habitants du comté de Fairfield ne voyaient dans les chaussures qu'un instrument très utile pour protéger leurs pieds des éléments et du frottement du sol. Pourtant, cette fois les chaussures devaient sembler dignes d'être étudiés aux hors-la-loi puisqu'ils consacraient beaucoup de temps à essayer plusieurs paires et contraster des opinions réconfortantes. Lorsque le groupe s'est réuni, j'ai remarqué que les hors-la-loi sont partis sans payer et saluant avec reconnaissance les caissiers. Il s'est avéré que la police d'assurance vol de

l'établissement devait être rénovée et sa franchise pour les braquages cette année-là était loin d'être épuisée. Les hors-la-loi achevèrent les vols en cours sous le regard bienveillant des caissières qui, sans le moindre doute, avaient déjà commodément replacé leurs armoires. Barbara leur a demandé de m'attendre pendant que je m'approvisionnais avec une paire de bottes de cowboy bleues.

À une autre extrémité de l'éventail des personnes qui ont visité ma maison, les noms de Don et Joyce Pendery, sa femme, ressortent. Elle était professeur d'histoire. Don m'a toujours semblé être le directeur le plus cultivé et le plus intelligent (et le moins écouté) parmi ceux qui entouraient Archibald, le PDG de la Compagnie. Il faut ajouter que Don était devenu, une année plus tard, mon deuxième patron.

C'est une qualité souvent remarquée, le soin avec lequel les patrons des grandes entreprises américaines traitent leurs cadres. Ils se souviennent des noms des femmes et des enfants, les félicitent dans les occasions familiales et s'intéressent à leurs problèmes d'une manière qu'en Europe on imite mal, et pas toujours avec assez de conviction. Don en était un excellent exemple. Il venait d'IBM, comme plusieurs autres embauches qui étaient la meilleure reconnaissance de la supériorité admise sur Xerox.

Don tentait de corriger une tendance de ma pensée à laisser les conclusions pour la fin, comme le font les juges. Il m’a prévenu que le dialogue dans l’entreprise était régi par les règles du journalisme. D'abord les gros titres, et seulement si les gros titres méritaient l'attention, on pouvait suivre avec tous les détails sur le sujet. J'ai répondu que c’était une chose d’informer

et une autre de convaincre ; et ai donné, comme exemple du contraire, la fois que Luis González Camino et moi avons été pratiquement kidnappés et mis dans un avion de Madrid à Londres, pour faire valoir une augmentation des objectifs que Rank Xerox nous avait assigné, en ajoutant que, mutatis mutandis, le raisonnement s'appliquait à tous les pays, sans exclure la Grande-Bretagne. Nous avons parlé au Conseil pendant près de deux heures, nous avons répondu à de nombreuses questions et le président âgé Thomas Law nous a félicités à la fin. Immédiatement, et en conséquence, Luis G.C. est devenu une sorte de duc d'Albe européen, qui terrorisait ses hôtes avec l'intransigeance de sa conviction. Et en conséquence aussi, j'étais destiné à être Controller Prix à Londres. Sur ce point un peu enfantin, Don a répondu, avec raison, que sans un message simple, intéressant et court du président de la société espagnole, personne ne nous aurait écoutés.

J'ai été invité plusieurs fois chez Don. Les Pendery connaissaient bien l'Europe et avaient un intérêt particulier pour l'Italie, et en Italie, ils exultaient à Florence. Parfois, au fil des années, il m'est venu à l'esprit que l'Humanité pouvait être divisée en deux groupes : ceux qui pensent que Florence est le meilleur endroit du monde, et ceux à qui la joie de Florence passe inaperçue.

Don et Joyce m'avaient connu dans des circonstances différentes et, en disant au revoir, ils m'ont assuré que la maison ferait plaisir à mes enfants, quand ils viendraient. « Sûrement » dis-je. Ils souriaient avec sympathie et nous nous serrâmes la main sur le pas de la porte.

La tentation de faire de la voile devint irrésistible

Chapitre IV

Ce n'était pas la peur d'une seconde suggestion de traverser les eaux de Long Island Sound pour rendre visite à la tante de Barbara, ni le vacillement irrespectueux du petit voilier. Ces motifs ont contribué à la décision mais n'en ont pas été la cause principale. C'est l'envie de voir la maison depuis la mer qui m'a poussé à choisir un dimanche après-midi, lorsque les eaux

étaient calmes et la brise légère, comme le temps d'essayer ma première sortie à bord du bateau.

Une des rares fois où j'ai utilisé le garage, j'avais remarqué un tube fin qui était oublié dans un coin, comme la harpe de Bécquer, et entouré d'une sorte de couvercle en plastique, qui pourrait très bien être une voile. A proximité, également contre le mur, on pouvait voir un petit moteur de bateau qui pesait plus qu'il n'y paraissait à première vue.

Le matin de ce jour-là j'étais descendu inspecter le voilier et j'ai pu voir que, dans ce qu'on pourrait appeler son nombril, il avait une ferrure qui pouvait recevoir le tube de garage et la voile enrôlée. J'ai aussi remarqué qu'à la poupe on pouvait facilement accrocher le petit moteur ; donc, tout était prêt pour l'expérience.

Un petit voilier, comme un vélo, offre une apparence trompeuse de simplicité et d'innocence pour ceux qui pensent qu'il est possible de les utiliser pour la première fois sans affronter au moins deux ou trois chocs. Étranger á ces considérations, je me suis occupé à plusieurs reprises de passer du garage à la plage, en préparant l'événement. Les éléments du garage devaient être réunies sur la jetée. Lorsque j'ai inséré le tube dans son réceptacle, il est devenu le mât du navire. De son sommet pendaient deux fils comme des serrures ébouriffées, qui étaient rapidement fixées des deux côtés. Puis ce fut le tour du moteur, que je plaçai à l'arrière, sans difficulté, les pieds déjà dans l'eau.

Assis sur la banquette du bateau, je me demandais si, vraiment, le moment était venu de lâcher prise, ou plutôt d'y

réfléchir un peu plus d'autre. J'ai remarqué que si je me penchais à droite le mât penchait à droite et que si je me penchais à gauche le mât penchait à gauche. Encouragé par la docilité de la monture, j'ai lâché les attaches qui nous unissaient à la terre, et j'ai essayé de dérouler complètement la voile, ce qui s'est fait sans mon aide, laissant une ligne visible à une extrémité.

Le peu de vent a poussé la voile de côté, la ligne est tombée dans l'eau, et il m'a fallu quelques démonstrations d'habileté pour la récupérer. Une fois que je l'ai eu dans ma main droite, ayant la barre dans l'autre, le bateau a commencé à se séparer de la jetée. J'ai ressenti quelque chose comme la première fois que j'ai monté sur un âne, surtout en vérifiant que si on déplaçait la barre vers la gauche le bateau allait vers la droite ; et vice versa. Cela ne me paraissait pas raisonnable, et je l'ai pris comme une réaction grossière du voilier.

Une autre habitude curieuse était que la voile se comportait à l'opposé de ce à quoi on aurait pu s'attendre. Si vous la tiriez, pour ralentir la monture, sa réaction était d'aller plus vite et si vous lâchiez la bride, elle ne bougeait tout simplement pas. Quoi qu'il en soit : c'était bon à savoir et à retenir. Le navire et l'équipage, étroitement ensemble, nous avons réussi à nous éloigner de la plage à environ deux cents mètres, moment où j'ai tourné la tête pour voir, enfin, la Smith House depuis la mer.

Elle était là, un peu plus petite, et indifférente à nos manœuvres. En quittant la zone la plus protégée du vent, tout à coup, le bateau s'est renversé et s'est couché, flottant. C'était comme la fois où j'ai été jeté à terre par un cheval à Ségovie, sans aucune raison. Le pire n'était pas la sensation gênante

produite par l'eau froide ; c'était important, mais plus que cela, c'était le fait que le petit moteur avait disparu.

J'ai nagé jusqu'à la plage pour réfléchir, à sec, aux moyens possibles de sécuriser et récupérer le bateau. Ma première idée était d'aller acheter une ancre pour qu'il n'aille pas plus loin.

Cette idée contenait le problème de ne pas savoir où trouver un magasin qui vendait des ancres. Il m'a semblé plus facile d'acheter une longue corde et de nager en la tenant au bateau. Si une corde n'était pas assez, j'en achèterais deux et je les attacherais.

C'est ce que j'ai fait. Je suis parti en voiture jusqu'au Ridgeway Center et j'ai trouvé ce que je voulais. Il m'a fallu une demi-heure pour rentrer à la maison, en espérant que le bateau n'ait pas fait comme "autant en emporte le vent".

Arrivé en haut de l'escalier qui descend vers la plage, j'ai vu le voilier très fier, se reposant tranquillement sur la jetée. À côté, brillait le chrome d'un bateau qui appartenait manifestement à la police. Deux officiers marchaient déjà sur le sable et quand ils m'ont vu ci-dessus, ils agitèrent leurs mains en saluant.

Depuis ce jour où les flics et moi avons échangé mots très courtois, mes eaux territoriales ont fait l'objet d'une vigilance assidue, ce qui m'a donné des sentiments divergents : de sécurité d'une part, et d'être victime d'ingérence d'autre part. Néanmoins, le jour du naufrage, la pensée réconfortante fut que le petit navire était sauvé et que l'attitude de ses sauveteurs ne pouvait être plus polie et attentive. J'apprenais déjà qu'en mer personne ne snobe les erreurs des autres, parce que, en mer, jusqu’à ce que le plus loup fait des erreurs quand moins on l’imagine.

Cet après-midi-là, cependant, mes regrets ont suivi d'autres voies. Même si je m'en suis relativement bien sorti, je me sentais plongé dans un état de mélancolie qui ne pouvait être attribué uniquement à la prise de conscience que je devais acheter un autre moteur. Ce qui m'arrivait, c'était qu'une illusion, une illusion naissante et minuscule, s'était évanouie. Une porte, petite mais ouverte sur un vaste espace, s'était brusquement refermée. La maison Smith avait l'air diminuée, comme rétrécie, et le vol des oies m'irritait presque. Je suis descendu récupérer le gréement du bateau ; j'ai démonté le mât et enroulé la voile, en l'attachant soigneusement avec la ligne, qui est sortie en forme de queue de souris. Tout devait retourner au garage.

Puis je me suis arrêté pour penser un peu au garage. Dès le début, mon attitude envers le garage avait été assez inconsidérée. La plupart du temps, je laissais la voiture dehors, sans me soucier d'utiliser l'espace protégé. Ce garage ne pouvait pas avoir une bonne opinion de moi, parce que je n'en avais pas une bonne opinion. Étant si détaché de la maison et si dépourvu de grâce, j'attribuai son existence à une demande tardive de ses propriétaires, peut-être de Carole. Á la Smith House, il jouait un rôle dispensable, une réflexion après coup, qui l'a assimilé à une entité adoptée, dans les veines de laquelle ne coulait pas le même sang que celui de ses parents.

Ce jour-là, je remarquai qu'il avait perdu son air boudeur et que ma navigation infructueuse et le naufrage qui s'ensuivit lui fait mourir de rire et lui causait une grande joie. Mât et voile sous les bras, je m'arrêtai un instant devant la porte. « Tu n'es pas laid » lui dis-je. « Je m'excuse de ne pas avoir utilisé vos services un peu plus souvent » ajoutai-je. La lumière entrait de l'extérieur

par la porte surélevée. Néanmoins, j'ai allumé les lampes pour mieux voir à l'intérieur. J'ai regardé la pièce où se trouvait le mât et je l'ai remise dans la même position.

Quand j'étais sur le point de partir, quelque chose a beaucoup attiré mon attention. Quelque chose qui était appuyée contre un autre mur, quelque chose qui avait la forme d'une aile ou d'une nageoire, de la taille d'un gros chien, mais assez lisse et pointue. Tout cela n'aurait pas été d'un grand intérêt dans des circonstances normales, sauf par sa couleur. Il avait la même couleur rouge, identique et indubitable, du navire.

C'était une quille.

La maison Smith au lever du soleil

Chapitre V

La maison Smith a été l'une des premières à être construite par Richard Meier. Elle date de 1969. J'y ai vécu en 1971 et une partie de 1972. J'avais 36 ans, deux ans de moins que Richard Meier.

Les débuts de la carrière d'architecte de Meier n'ont pas été faciles. En l'absence de clients, il a commencé par construire une maison pour ses parents. Après avoir terminé ses études, il se rendait en Europe et fut impressionné par l'art d'architectes comme Le Corbusier, Alvar Alto et Walter Gropius. Si l'influence européenne sur l'œuvre de Meier devait être résumée dans un bâtiment précis, je choisirais la maison que Le Corbusier a présentée au concours qui s'est tenu à Stuttgart en 1929. Mais, comme on le dise, le plagiat est pardonné lorsque le vol est suivi d'un meurtre, et la Smith House développe cette branche de l'arbre Le Corbusier au-delà de l'intention de l'architecte suisse.

Au retour de son voyage, Meier fonde son cabinet d'architectes à New York, avec l'illusion, l'égoïsme (et la naïveté) des grands créateurs. Ses premiers clients étaient des amis qui ont condescendu à ses souhaits et l'ont laissé construire des maisons d'été à petit budget. Pourtant, après avoir mis beaucoup d'enthousiasme dans les projets, il peut arriver que le client fasse marche arrière et que le modèle reste un objet, que l'on puisse prendre pour une sculpture.

Et comme le mot 'sculpture' vient à l'esprit, il est inévitable de commenter son lien avec l'art de Richard Meier. Ceux d'entre nous qui ont vécu dans certaines de leurs maisons, lorsqu'on nous demande ce qu'on exprime, nous avons tendance à décrire le sentiment comme celui de vivre à l'intérieur d'une sculpture, bien que sans aucune trace de claustrophobie. Au contraire, le mot "sculpture" doit être compris ici comme une manière de limiter la matière de façon que sa vision, sous n'importe quel angle et sous n'importe quelle lumière, produise une expérience agréable et émouvante, quelle que soit l'utilisation pratique que

l'objet pourrait avoir. Dans ce contexte, les maisons de Richard Meier resteraient belles, même si ces n'étaient pas des maisons.

Richard Meier était alors architecte-sculpteur. J'ai assisté à une exposition de ses sculptures à New York cette année-là en 1971. Ce n'étaient pas ces écheveaux de métal sombre en forme de tampons à récurer qui viendraient plus tard. Celles que j'ai vu à New York ressemblaient à ses maisons, réduites au strict minimum ; on pourrait donc dire qu'elles étaient comme des semences.

Avec un langage moins littéraire et un peu plus technique, certains érudits parlent de « l'utilisation de la lumière » comme un facteur primordial dans l'architecture de Meier. Chaque coin, chaque mur, chaque angle, émet des signaux différents de lumière ou d'ombre, en réponse à celle provenant du soleil ou de la lune. Selon cette interprétation, c'est la lumière et non pas le paysage qui donne cette qualité particulière aux constructions.

Le caractère unique des maisons de Richard Meier a rencontré á l'époque pas mal de résistances. La blancheur a offensé certains défenseurs de la nature, mais la « blancheur » n'était pas le seul problème. Les plafonds lisses et les grands espaces vitrés se heurtaient à la mentalité de la plupart des propriétaires de banlieue.

Les Smith s'attendaient à une conception à un seul étage, plus conventionnelle, comme la plupart des acheteurs de maisons « contemporaines », mais Richard Meier a trouvé une excuse pour en proposer une à trois niveaux, en leur disant que, le terrain étant rocheux, ils économiseraient beaucoup de l'argent en réduisant l'espace de la fondation. La maison des Smith,

située dans un « cul de sac » de Contentment Island, a pu échapper le refus local. Le bon 'esprit de contradiction' soutenant la blancheur et la verticalité Meier avait trouvé un endroit refuge, et vitrine aussi.

Les sculpteurs ont tendance à faire des œuvres verticales, peut-être suivant un instinct vital, si l'on admet que l'horizontalité se rapporte au sommeil ou à la mort. Les premières maisons de Meier regardaient vers le haut. Par la suite, les limitations des désirs de ses clients l'ont fait renoncer à cette aspiration et ses maisons ont été dispersées dans l'espace.

Les premières maisons Meier font un petit groupe composé part la Smith House, la Hoffman House, la Saltzman House, la Douglas House et la Shamberg House. La meilleure est, bien sûr, la Smith House, mais les quatre autres sont des sœurs gracieuses et ont le droit à un peu de commentaire.

En commençant par la maison Hoffman, je l'appellerais "Maison d'Euclid" ou "Apothéose du Triangle". Anita et David Hoffman ont eu le courage d'accepter Meier's alternative proposition à une maison préfabriquée qu'ils avaient en tête pour un petit terrain à East Hampton, New York. En quelques mois, Richard a tenu sa promesse. Le résultat est un exercice de créativité basé sur un géométrie d'angles dans ses trois formes possibles. La texture de la maison est identique à celle du Smith : blanc, et bois, mais les espaces vitrés sont moins abondants, et l'esprit marin est absent. Les Hoffman avaient des enfants et tout ce qui pouvait poser un danger de chute devait être évité. Aujourd'hui, cette maison a perdu une partie de son élégance d'origine. Quelqu'un a recouvert les murs autrefois blancs de plaques grises blanches.

Maintenant vers la maison Saltzman : ici, le dessin central est prolongé par une sorte d'amibe, attachée au noyau par un long passage. C'est le début de l'horizontalité. La raison était simple : les Saltzman étaient grands-parents. Pour concilier les agréables visites des enfants et petits-enfants avec le calme nécessaire à cet âge-là, Meier a prévu ce genre d'abri aux joies des jeux d'enfants, si beaux, à condition de conserver la qualité de contingence. La Maison Saltzman se distingue par l'incorporation de grandes surfaces courbes dans sa conception, rappelant la villa Savoye de Le Corbusier. La cheminée est située à l'intérieur. Et l'ambiance marine, si typique, est perceptible.

La sœur qui rappelle le mieux la Smith House est la Douglas House. Les Douglas avaient vu la Smith House et ils voulaient en avoir une de même. Naturellement, Meier ne voulait pas répéter. L'endroit était un développement urbain à Grand Rapids, une ville qui est entourée par le lac Michigan. Ils avaient déjà acheté le terrain et il ne manquait qu'à l'association des propriétaires fonciers d'approuver le projet. Mais l'approbation a été refusée. James Douglas a réussi à récupérer une partie de l'argent investi et à acheter un petit terrain forestier avec vue sur le lac. Il semblait impossible d'y construire quoi que ce soit, tant la pente était inclinée, mais la difficulté a stimulé l'inspiration de Meier qui a produit un deuxième chef-d'œuvre.

La maison Douglas est comme une maison Smith descendant sous forme d'une cascade dans les eaux du lac Michigan. Il s'agit d'une construction verticale, à laquelle on accède par l’étage supérieur. L'émotion augmente au fur et à mesure que l'on descend aux étages inférieurs dans une

atmosphère que Douglas a reconnue comme celle de la Smith House. Les mêmes éléments, les mêmes colonnes cylindriques et grandes baies vitrées, le paysage entrant à l'intérieur de la maison, toute la verdure, le bleu de l'eau en face, la lumière changeante, les escaliers inspirés du pont des paquebots… rien ne manquait.

Maintenant, un mot pour la maison Shamberg. C'est la plus petite et elle a en commun avec la maison Smith l'accès à l'intérieur à mi-hauteur. Elle manque une cheminée, mais les éléments nautiques abondent, malgré qu'il n'y ait pas d'eau en vue. Un ancien bâtiment disgracieux est attaché, sombre, et encore plus obscurci par la blancheur prochaine.

Une vicissitude commune aux premières maisons de Meier est qu'à un moment donné, elles ont été négligées par leurs propriétaires. La peinture qui recouvrait la brique de la cheminée de la Smith House a commencé à se fissurer, exposant l'intérieur et brisant l'illusion d'unité avec le reste de la construction. La maison Douglas a été totalement abandonnée plusieurs années jusqu'à ce qu'un nouveau propriétaire ait décidé de lui redonner sa splendeur d'antan.

Aux dégâts du temps s'ajoute la calamité des rénovations, plus difficiles à réparer. Avec l'âge, la Smith House a développé d'un côté des formations adipeuses qui, bien que paraphées par Richard Meier, ne font que prouver l'amitié de l'architecte avec ses anciens bienfaiteurs.

Quant à l'Old Westbury House et la maison Aekberg, elles signifiaient pour Meier sa consécration parmi les millionnaires de la côte ouest, et représentaient un point de départ vers des

entreprises multinationales ou les communes des grandes métropoles comme Milan, Florence, Barcelone, Francfort, Berlin et New York.

La firme Meier and Partners continuait à accepter des commandes de maisons pour des clients privés, mais la simplicité de l'ère initiale évoluait et s'adaptait aux goûts nouveaux. La couleur blanche a cessé d'être omniprésente, les surfaces vitrées ont été divisées en rectangles plus petits ; l'aluminium et l'acier font leur apparition, de même que les bois exotiques.

Aujourd'hui, Richard Meier a plus que quatre-vingts ans et mérite de jouir des honneurs et des occupations agréables. Lui, mieux que quiconque, peut discuter dans des interviews et des conférences l'harmonisation entre le beau et l'utile.

J'ai laissé pour la fin de ce chapitre l'histoire de la Maidman House parce que je pense que c'est un cas extrême du conflit éternel entre l'auteur et le client. En 1970, le Maidman a vu de la mer la Smith House et ils ont été captivés par elle. Le couple possédait une maison à Sand Points, sur la côte de Long Island, plus proche de New York. Ils se sont présentés dans les bureaux de Richard Meier. Meier est venu voir le site. C'était presque idéal mais il trouvait la maison Maidman hideuse. En parlant avec les propriétaires, il a laissé entendre qu'il faudrait éliminer la résidence actuelle pour ériger la nouvelle : une magnifique publicité pour le jeune studio de l'architecte, car il serait très visible, si près de Manhattan.

Tout semblait aller bien jusqu'à ce que Dagny, la petite fille découvre la nouvelle. Nous, les adultes, avons tendance à sous-

estimer l'affection que les enfants ont pour les choses et les animaux. Dagny n'arrêtait pas de pleurer. Les Maidman ont demandé à Meier d'accepter de construire la nouvelle maison sans démolir l'ancienne, mais l'architecte n'a pas voulu laisser debout ce qu'il considérait comme une horreur, tout a dit, bien sûr, avec de bonnes paroles.

Lorsqu'ils se sont résignés à continuer à vivre comme avant, ils ont reçu un appel de Meier qui a assuré à ses amis qu'il ferait la nouvelle maison sans se débarrasser de l'ancienne et… au même endroit ! La proposition intrigua beaucoup les Maidman. Comment cela pourrait-il faire ? Meier a expliqué : la nouvelle maison serait comme une robe de mariée qui couvrirait le corps de l'ancienne. Dagny a accepté.

A partir de ce moment, des murs blancs s'élevaient, momentanément sans fenêtre. Les opérations de chirurgie interne transformaient les espaces pour le plus grand plaisir de tous. De l'extérieur, les murs adoptaient un mouvement harmonique aux connotations picturales. Les vieux meubles ont été déplacés dans d'autres maisons ou vendus. Meier s'est personnellement occupé de la décoration. Une fois que l'intérieur fut terminé, Meier introduisit un toboggan : le toboggan de Dagny. C'est à la fois un objet ludique et une issue de secours.

L’on peut imaginer la scène en 1972 de Maier et la famille Maidman tombant, de rire et de peur, dans le toboggan de Dagny lors de l'inauguration de la maison rajeunie.

Le rouge était la couleur de la boîte aux lettres de Smith House

Chapitre VI

En remémorant mon arrivée à la maison Smith, je prends note de la maigreur de mes bagages. Pas de livres, pas de disques, pas de raquettes, pas d'instruments de musique, pas de radios, pas de télévisions, pas d'appareils photo, pas de chapeaux, pas de porte-documents, pas de skis, pas de clubs de golf ni de chaussures de course.

Attendez : j'avais les bottes de cowboy bleues, les photos de Margaret Bourke-White et un disque que j'avais ramené de New Canaan (avec la permission des hors-la-loi) et que je jouais tout le temps. C'était la 3e symphonie de Joachim Raff, celle au titre forestier *Im Walde*, bientôt jumelée à sa cinquième *Leonora*, mes découvertes musicales en Amérique. Pas du tout convaincue, Barbara jugea ce pas à deux trop restreint, et recommanda d'ajouter : Chicago, Santana, Carole King, Emmy Lou Harris, Les Carpenter, Carly Simon, Aretha Franklin, et d'autres dont je ne me souviens pas.

Rien de cette musique plus courte me rappelait la lointaine Europe, mais certaines chansons sont devenues très à but dans les heures basses. Il y avait des jours où je passais des minutes à regarder à travers la vitre alors que la brume cachait les eaux de Long Island Sound et Carole King et son piano parlaient de trop de pluie, tombant. « Si quelqu'un vous demande comment je vais, dites simplement que je vais bien, parce que je fais de mon mieux ».

Il vint un moment où l'oracle me dit qu'il en avait assez des ballades, et me proposa d'espacer le ronronnement sentimental. Seule une exception à sa censure a été accordée : il s'agissait d'un album cadeau de mon amie Marjorie, que je vous présenterai sous peu. Le disque contenait des chansons israéliennes qui se sont appréciées par la maison Smith, peut-être en hommage aux ancêtres de Richard Meier ? La personne qui les chantait était Iva Zanichi. Une des chansons finissait par dire *Non scordarti di me* et celle-là m´était interdite, mais le reste de l'album, écrit Shalom, n'a eu aucun problème.

Rapidement, j’ai acquis un appareil photo. Il s'agissait d'une Kodak Pocket Instamatic de la taille d'une tablette de savon et à charger avec des cartouches naines. Avec cette caméra, j'ai fait les photos qui apparaissent dans ces pages. Elles devaient être envoyées à la mère de mes enfants, accompagnées de trois billets d'avion. Puis, je n'en ai envoyé qu'une, celle des oies, et les trois billets Copenhague New York, que j'ai mis à la poste comme on jette une bouteille à la mer avec un message à l'intérieur. Le message disait : « Les oies et moi vous souhaitons la bienvenue ici ».

Avec les billets, les souvenirs des derniers jours à Wimbledon me sont revenus à l'esprit. Le refus de Lene de déménager aux États-Unis. La maison vide de Lake Road. Ma voiture retournant du siège d'Euston Road. Chaque jour, je devais traverser deux fois un pont dans le quartier de Fulham. Un après-midi, avant le passer, j'ai remarqué sur le trottoir de gauche une jeune femme avec une longue jupe -comme Lene avait l'habitude de porter -qui a fait le signal d’autostop. Son apparence ressemblait à la bohémienne Esmeralda de Notre Dame de Paris. Cette tenue m'a rappelé de sombres souvenirs, et c'est peut-être pour ça que je me suis arrêté et que je l'ai vue s'asseoir sur la banquette arrière de la voiture. Elle habitait aussi dans une commune. Comme j'en avais assez de tout, je lui ai demandé si je pouvais y être admis. Cela la fit rire et voulut en connaître les raisons. Quand elle en a su plus sur moi, elle a dit non. Un peu plus tard, elle s'est rapprochée un peu du siège avant et a précisé qu'il valait mieux que les enfants aillent aux États-Unis. « Tu as probablement raison » lui dis-je.

Lorsque nous approchions de sa commune, je lui ai demandé si elle voulait voir comment je vivais. Elle a mis quelques secondes avant de répondre : « Je vais faire mieux. Je vous donne ce livre ».

L'auteur étant russe, le roman se déroule en Russie. Esmeralda a dû penser que j'ai donné le profil du protagoniste. Cela a commencé avec sa volonté de se suicider, en sautant dans la Volga. Quelques minutes avant de consommer sa décision, il avait aperçu sur une maison une enseigne annonçant les services d'un sorcier ou d'un magicien, pour des âmes troublées. La personne suicidaire a expliqué au sorcier les raisons pour lesquelles il était déterminé à arrêter de vivre, qui n'étaient certainement pas peu, et a déploré d'avoir pris la pire décision à chaque fois que la vie lui avait offert plusieurs options aux carrefours.

L'un des premiers chapitres se termine avec le magicien faisant la sorcellerie nécessaire pour que le candidat a suicide puisse renaitre et avoir une seconde chance, mais connaissant les conséquences de chaque décision avant de les prendre. Dans le dernier chapitre, le suicidaire veut à nouveau se suicider car il a répété les mêmes erreurs, cette fois avec de nouveaux arguments. Apparemment, la mauvaise décision n'était pas la première, mais la seconde, et quand le temps vient de la seconde, ce n'était pas la deuxième mais la troisième, et ainsi de suite.

Quoi qu'il en soit, j'ai aimé le livre, mais il ne m'a pas convaincu. Cela m'a peut-être fait prendre davantage conscience que la liberté de mouvement est quelque chose que toutes les créatures partagent, bien que l'escargot et le crabe aient des limites différentes de celles des humains, et celles-ci de celles

des oiseaux. Dans telles limites, chacun doit aller où bon lui semble.

D'ailleurs, il y avait la question du hasard. Le hasard comme libération du destin. Le roman de Ouspensky m'a semblé trop déterministe. Au lieu de cela, pensais-je, les conséquences de décisions insignifiantes prises, non pas par nous, mais par des personnes qui ne pouvaient pas soupçonner l'impact d'un petit acte dans la vie des autres, était quelque chose que j'avais vécu dans pas mal de fois comme une sorte de jeu.

Assis devant le petit guéridon rond et blanc et regardant vers la plage, je me suis dit que je ne serais pas là, dans cette maison et sur cette chaise, sans la fascination qu'éprouvait un gentleman belge par les savoureuses balanes de Galice.

Ce personnage assez important habitait La Hulpe, lieu privilégié du monde, non loin de Bruxelles, et était un gourmet d'une rare obstination. Chaque année, il voyageait avec sa femme et ses deux filles pour manger ces balanes spéciales et ordonner qu'elles soient envoyées par avion dans les mois où il devait nécessairement vivre dans son pays.

L'origine de la passion de M. Neukens remontait à l'année 1950, lorsque l'automobile 'Mercedes' dans laquelle il voyageait avec sa femme et ses deux filles, se rencontra, face à face, avec un camion au milieu d'un pont étroit. Le monsieur belge croyait que le chauffeur du camion accepterait de reculer et de le laisser passer, mais ce n’était pas le cas. Ils descendirent tous les deux pour discuter de la question et la dispute se termina par l'invitation du chauffeur de camion aux quatre Belges à goûter la

succulence des êtres étranges qui habitent les rochers les plus éloignés parmi les vagues du Finisterre.

De retour à son domicile belge, Neukens sentait qu'il n'avait pas su correspondre au camionneur. En guise de compensation, il cherchait des Espagnols, n'importe quel Espagnol, pour les divertir. L'une de ses « victimes » était un étudiant de la faculté de droit qui, à son retour en Espagne, accablé par l'hospitalité de la famille de La Hulpe, éprouva le même sentiment de culpabilité sans culpabilité.

En 1953, trois amis, deux et moi, étions à une table de la cafétéria de la faculté en train de planifier un voyage au Danemark, pour respirer l'air nordique. L'élève de La Hulpe, qui avait entendu notre conversation avec beaucoup d'intérêt à une table voisine, est venu nous raconter son aventure avec la famille Neukens et il nous demande de leur apporter un énorme fromage de La Mancha de sa part. Le voyage a été écrit pour la postérité dans le journal d'un des trois amis, qui n'était pas moi. Tout y est dit, mais ce qu’importe c’est qu'avant de quitter la Belgique, les Neukens nous ont donné quelques adresses au Danemark. L'une des filles, Claire, avait échangé des séjours avec une famille danoise et nous avait proposé de leur écrire pour leur annoncer notre visite. C'est ainsi que nous avons rencontré les Gram. Et leur fils et filles, donc Lene.

Au bout d'un an, dans la même faculté de Droit, un collègue presque inconnu m'a approché avec une offre curieuse. Il avait obtenu une bourse à l'Université de Copenhague dans le cadre du système d'échange entre universités. Le boursier Danois était déjà venu en Espagne, mais au dernier moment, les parents de l'Espagnol se sont opposés à laisser vivre son fils neuf mois dans

un pays si peu catholique. Comme il ne voulait pas contrarier les Affaires étrangères espagnoles, il m'a proposé de me présenter aux bureaux du ministère en demandant désespérément une bourse pour le Danemark. Il était sûr, disait-il, qu'on me l'accorderait tout de suite à condition que je quitte l'Espagne sur-le-champ.

Ainsi, pour faire valoir mon point de vue sur la fonction du hasard par rapport au destin : deux éléments sans rapport : les balanes d'une part, et le fanatisme religieux de l'autre, étaient responsables de la partie nordique de ma vie.

La Chevy Monte Carlo traversant le pont de Contentment Island

Chapitre VII

Je préparais depuis plusieurs jours le sacrifice imminent de la Chevy Monte Carlo pour une meilleure adaptation aux goûts de mes voisins inconnus de Contentment Island, lorsqu'un événement merveilleux vint à son secours et assura sa permanence dans ma compagnie.

La résistance que la mer avait opposée à mes tentatives d'être accueilli en ses eaux, m'a fait tourner la vue vers des espaces plus familiers et conviviaux. Ancré dans le but d'apprécier ce qui est à portée de main au lieu de courir après l'insaisissable, j'ai demandé à ma voiture de m'emmener où elle voulait, á condition que ce n'était pas le bureau, car c'était samedi.

Le comté de Fairfield est une forêt et les routes sont comme des promenades dans un parc. En automne, les arbres ressemblent à des tableaux d'un peintre débutant dans lesquels il avait utilisé tous les tubes de sa boîte. En hiver, les feuilles abandonnent les branches et la région ne retrouve sa beauté perdue que lorsqu'il neige. Ensuite, la couleur blanche remplace ou représente toutes les autres, comme Meier l'aurait dit. Parfois, il neige trop, des branches se cassent, des arbres plus vieux tombent et le courant est coupé. Chacun doit déneiger sa parcelle, ce qui s'avère plus pénible qu'il n'y paraît à première vue.

La voiture a suivi son instinct et m'a conduit à l'intérieur, traversant des forêts et deux autoroutes, avec tant de dévouement qu'elle a commencé à m'inquiéter. Au bout d'une demi-heure nous avons cessé de voir des arbres et nous sommes entrés dans une région plus civilisée de prairies et d'ormes, qui me rappelait le paysage anglais. La route est devenue plus étroite, nous nous étions perdus et il était temps de revenir. Mais nous avions trois voitures devant nous et nous n'avions aucun moyen de les dépasser. Dans les champs plus ouverts, elles ont commencé à circuler lentement. Leur prudence m'intriguait. L'une après l'autre, elles tournaient à gauche, sortant de la route principale

dans une déviation à demi cachée. Au coin, une planche en forme de T annonçait « Caramoor ».

J'ai supposé que Caramoor c'était un restaurant rural et j'ai suivi la piste de la dernière des voitures précédentes. Nous sommes arrivés dans une belle prairie, de la taille d'un carré, et les trois voitures se sont alignées et ont arrêté leurs moteurs. En arrière-plan, une imposante arcade de style florentin émergeait sur le bleu du ciel sans autre utilité apparente que d'attirer l'attention.

Dès que je suis descendu de ma voiture, à l'autre bout de mon horizon visuel est apparue, entourée d'arbres, une villa romaine, qui aurait pu aussi être prise pour un couvent espagnol. Étant tellement hors de son environnement naturel, ce môle sévère, avec ses tuiles rouges et ses pierres méditerranéennes, produisait un sentiment d'irréalité.

Les occupants des voitures se sont dirigés vers l'entrée de l'immeuble, et j'en ai profité pour faire semblant de venir avec eux, mais quelqu'un m'a arrêté d'un geste déterminé, poli et presque obséquieux.

Ce quelqu'un était un Anglais qui aimait lui ressembler : foulard de soie autour du cou, veste en daim, grosses chaussures brillantes, mouchoir dans la poche de la veste. Il m'a fait aller au bureau à côté de la porte, m'a offert un siège et s'est assis derrière une table. « Je suppose que vous voulez devenir un sponsor ? » étaient ses mots. Une feuille de papier, en guise de diplôme, me rendait membre de Caramoor (25 $ par an), qui cette année de 1971 venait d'être ouvert au Public.

De la grande entrée, on aperçoit d'abord une cour aux allures de cloître ; colonnes et couloirs dans ses quatre côtés. C'était « la cour espagnole », où se dérouleraient les concerts de chambre. Dans un coin, un grand piano attendait son tour, recouvert d'un étui. Autour de cette cour se trouvaient diverses pièces et salles principales. Chacun d'eux était un musée à part entière, avec des meubles, des tableaux, des tissus, des montres et des rideaux apportés d'Italie, de France ou d'Espagne, conformément à l'esprit du manoir, fortement méridional. L'exception chinoise, que certains pourraient juger discordante, n'était pas différente des chambres chinoises des palais européens.

La salle à manger était composée d'une longue table en bois avec des chaises sans fin et au-dessus d'un plafond à caisson. Aux deux extrémités de la table, il y avait deux fauteuils avec des pieds un peu plus hauts que les autres, suivant une coutume européenne de l'époque, pour donner un plus de visibilité aux hôtes. L'ensemble provenait d'un palais de Tolède.

Une des chambres gardait un lit où Napoléon aurait passé la nuit. Une autre pièce, importée dans son intégralité, aurait appartenu au pape Boniface VIII. Des portes élégantes ont été attribuées à la maison des Capuletti, à Vérone. Tout était comme ça, un peu surréaliste, pas dans un sens péjoratif, mais voulant dire qu'il semblé rêvé.

Dans un coin de la salle a musique il y avait un artefact curieux, comme une vieille radio. Mon introducteur m'a expliqué que c'était un instrument de nom Teremin. Il suffisait de se placer devant lui et de bouger les mains comme le font les chefs d'orchestre, et le teremin répondait (à condition qu'il soit

branché) avec des sons musicaux, comme ceux du violoncelle, chaque note correspondant à chaque geste. Il avait été inventé par un Russe, à la vie complexe et errante. Il s'appelait Léon Termen, expert en électronique, qui avait épousé trois femmes, dont une en Amérique. Quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté, les Russes l'ont kidnappé et l'ont gardé en résidence surveillée, pour inventer tout ce à quoi il pouvait penser. Un jour, il demanda à un sculpteur de faire une aigle sur bois avec le bouclier des États-Unis. L'objet a été placé dans l'ambassade américaine comme cadeau de la Russie à un pays ami. Pendant des années, cette aigle diffusait des conversations aux Russes. Finalement, les Américains l'ont découvert et ont fait de cet épisode un film de espions.

Termen avait conquis la faveur des Rosen, qui le protégeaient avec un soutien moral et de l'argent. Le teremin était là parce que la défunte maîtresse de maison s'était distinguée comme concertiste de cet instrument dans des villes importantes. Elle avait même obtenu partitions pour teremin écrites par compositeurs bienveillantes.

Elle s'appelait Lucia Bilgelow avant d'épouser Walter Rosen, et ils eurent deux enfants : Walter et Ann. Les Rosen ont perdu leur fils Walter pendant la Seconde Guerre mondiale. Ann était la seule héritière et on pouvait la voir active à Caramoor, occupée à donner vie à la Fondation de ses parents.

Son père, le fondateur, était un immigrant allemand, qui avait arrivé à New York dans les années 1920 et s'est fait connaître comme avocat dans un bureau en droit immobilier. De là, il se mis à travailler dans une banque et est devenu un riche banquier. Il a accumulé plus qu'il ne pouvait garder dans sa

maison de New York. A la recherche d'espace, il s'est tourné vers un ancien partenaire pour lui trouver une aubaine résidentielle aussi grande que possible, et pas trop loin. C'est ainsi qu'ils ont découvert Katohna. Walter est allé le voir, dont le propriétaire était marié à Caroline Moore, d'où vient le nom Caramoor.

Walter n'aimait pas la forme des bâtiments, mais il trouvait le domaine excellent, avec de beaux arbres et lumineux. Il démolirait les maisons et construirait à sa place la villa de ses rêves, un manoir comme certains de ceux qu'il avait admirés en Italie.

Après la crise du 29, Walter a commencé à regarder ces murs avec des yeux plus indulgents et Caramoor a été sauvée de la démolition. Ces rêves florentins portaient leurs fruits dans une théâtre d'opéra en plein air, contenant les arcades que j'avais remarquées sans deviner leur objet.

Lucia invitait des musiciens à Caramoor, qui appréciaient l'hospitalité de Rosen. Parmi eux, se trouvaient des artistes éminents, comme Artur Rubinstein et Bruno Walter (j'ai pu vérifier cette tendance lors de visites successives, assis à côté d'un monsieur en veste blanche, qui écoutait Alicia de Larrocha jouer du piano et dont le visage appartenait à Léonard Bernstein). Au lieu d'avoir à payer pour une nuit à Manhattan, ils étaient recueillis par la Fondation, ou par Anna Rosen elle-même, et ils sont traités comme des princes ou des princesses, dînant, dormant dans l'une des huit chambres et causant au petit déjeuner, ravis de Caramoor. Parfois, ils remerciaient avec un concert pour des gens aussi mélomanes que moi-même.

Alors que j'écoutais les explications de mon ami anglais, un arôme intéressant s'échappait des cuisines. Je pensais en savoir assez sur Caramoor et nous sommes retournés à la porte d'entrée.

De retour sur Contentment Island, je me suis abstenu de commenter ces événements admirables avec ma voiture, mais une fois arrivés à Tokeneke, je l'ai mis dans le garage, lui ai tapé dans le dos, et je lui ai dit de ne plus s'inquiéter. Avant d'aller me coucher, je me suis amusé à penser à Caramoor. *L'Esprit de Contradiction* planait au-dessus de la Smith House, qui était, vraiment, l'antithèse de Caramoor. Richard Meier et Walter Rosen étaient-ils également opposés, l'un de l'autre ? Rosen est mort avant que Meier ne construise quoi que ce soit, mais il est facile de deviner que la maison Rosen, celle de ses rêves, celle qu'il n'a jamais construite, n'aurait pas été confiée à Meier, même pas gratuitement.

Walter Rosen, comme Goethe, rêvait de « ce pays où fleurit le citronnier », et Richard Meier, comme Goethe, demanderait « de la lumière… plus de lumière ! ».

Et je comprenais tous les deux, aussi incapable de décider que l'âne de Buridan.

Composition photo depuis les Balcons

Chapitre VIII

Quand j'ai dit que je n'avais rien à moi, plus que mes costumes et chaussures, j'ai oublié que j'avais aussi une règle à calcul et un livre. La règle à calcul était cylindrique, construite en forme de télescope, et m'avait été donnée à Londres par un vieux monsieur de Rank Xerox, dont le nom était Ballard. C'était

un objet rare. Il avait l'avantage par rapport à toute règle à calcul conventionnelle que les marques étaient enroulées en spirale sur chaque section du cylindre, une astuce qui rendait la règle dix fois plus longue, lui donnant une plus grande précision. En 1971, les calculatrices de poche étaient inexistantes. Pour des sommes et restes, j'avais une sorte de boîte en métal qui était enfoncée avec une pointe un peu plus grosse qu'un cure-dent. Pourquoi est-ce que je me souviens maintenant de la règle et de la boite ? Mieux vaut raconter l'histoire depuis le début, avec sa dose de sérendipité.

Dans les années trente vivait à New York un fils d'émigrants suédois, nommé Chester Carlson, qui avait réussi à s'intégrer dans un bureau des brevets, bien qu'il n'ait aucune formation pour le travail. Il souffrait des difficultés financières et avait remarqué comment certains clients sont devenus riches avec leurs inventions. Il connaissait la physique, mais l'entreprise appréciait davantage la connaissance du droit ; il a donc décidé de rejoindre l'université et a obtenu le baccalauréat en 1936.

La tradition veut qu'un jour, Chet (ainsi l'appelait sa femme) a été intrigué par quelque chose qui s'était passé dans sa cuisine. Pendant le nettoyage, la femme de Chet avait bien frotté une plaque de métal à côté des poêles, laissé le journal sur le poêle et un pot sur le journal. En enlevant le pot puis le journal, Chet s'est aperçu que certaines poudres d'encre étaient passées du papier au métal et étaient restées semi-adhérentes d'une manière qui ressemblait au négatif d'une photographie.

La plupart des gens n'y auraient pas prêté attention, mais dans l'esprit de Chest, les lignes de journaux restaient plus présentes que sur l'assiette de la cuisine. Pendant plusieurs jours,

la mémoire de la plaque imprimée peinait à éclairer un nouveau concept de transmission d'images.

Chet savait que lui seul ne serait pas capable de transformer cette idée en un procédé brevetable car il en manquait une moitié : comment l'image de la plaque pourrait-elle revenir sur le papier ? Cette question fut posée par Chet a un autre émigrant, presque nouvellement arrivé à Nueva York, un Allemand nommé Otto Kornei qui fuyait la persécution nazie.

Chet ne pouvait pas quitter le travail, mais Otto n'avait rien à faire. Avec l'argent de Chet, ils se sont mis à chercher une pièce bon marché avec suffisamment de lumière, d'eau et de gaz, pour qu'elle puisse fonctionner comme un laboratoire. Ils en ont finalement trouvé une à Astoria, Long Island, au-dessus d'un bar. Otto y travaillerait, payé par Chet.

On sait que c'était précisément le vingt-deuxième jour d'octobre 1938, quand Otto appela Chet pour lui montrer son exploit. Otto s'était procuré une plaque de zinc enduite de soufre. Il prit un verre, comme ceux qu'on utilise au microscope, et écrivit à l'encre sur le cristal : 10-22-38 ASTORIA. Ensuite, il a frotté fort la plaque de zinc, éteint la lumière et fermé les fenêtres et il a appliqué un puissant faisceau de lumière à l'aide d'une lampe fluorescente. Les fenêtres ont été rouvertes, le verre enlevé, et Otto a saupoudré de poudre de lycopode sur l'assiette. Les deux hommes ont attendu quelques secondes et ont soufflé sur la plaque, la poussière a disparu, et on pouvait lire clairement : 10-22-38 ASTORIA. Finalement, Otto sortit d'un tiroir une feuille de papier imprégnée d'une fine couche de cire. Il la laisse sur la plaque de zinc et, avec un simple fer à repasser, appliqua

de la chaleur. Le journal a retenu la date. Otto et Chet se sont embrassés, et descendus au bar pour célébrer.

Pendant les six mois suivants, Otto s'est consacré à la construction d'un prototype qui devrait servir à démontrer l'invention aux entrepreneurs. Mais personne n'était intéressé.

La Seconde Guerre mondiale ayant commencé, Chet a licencié Otto et a breveté le processus en son nom. Quatre ans ont passé. Chet a continué à visiter des entreprises sans en convaincre aucune.

En 1925, Gordon Batelle avait hérité d'une grande fortune de ses parents, propriétaires d'une importante aciérie de l'Ohio. Dans une malheureuse opération d'appendicite, Gordon a perdu la vie. A l'ouverture de son testament, on pourrait lire qu'il avait fait don de ce qui était nécessaire pour aider les jeunes inventeurs. Chet a pris le chemin de New York à l'Ohio et cette fois il a réussi à se faire entendre.

Il existe une ville au nord de New York dont la majorité de sa population travaillait à l'époque pour une seule entreprise, dédiée à la photographie. Les rares gens qui ne travaillaient pour elle, étaient des fournisseurs ou étaient liés d'une autre manière. En 1947, Chet pensait pouvoir susciter l'intérêt de cette société de Rochester. Pas du tout. Mais la nouvelle a été portée à la connaissance d'une autre entreprise qui était au bord de la faillite et qui a décidé de jouer une dernière carte.

Au début, ils ont pensé à faire un appareil photo qui éliminasse le besoin de papier filmé. Ce premier produit avait l'inconvénient de ne servir qu'à photographier des objets très plats et statiques, une limitation qui le rendait presque inutile.

Quelqu'un a pensé que le seul objet à deux dimensions au lieu de trois, était le papier, et que la machine pouvait être mieux utilisée pour copier des documents. Cette idée a complètement changé la conception du produit. Au lieu d'un appareil encombrant et hétéroclite, ressemblant à un studio photographique, une console compacte était la réponse.

Il a fallu cinq ans de plus pour présenter le résultat de la transformation. Presque tous les employés se sont enrichis. Non pas tant sur les salaires qu'ils percevaient que pour acheter systématiquement les actions qui étaient émises à chaque augmentation de capital. Tant d'argent pleuvait sur eux que beaucoup ont pu se consacrer à la création de leurs propres entreprises dans des activités diverses, certaines aussi différentes que l'école de mannequins pour la haute couture de mon ami Elmer Humes. Dès 1960, dans cette ville de New York, les habitants ne travaillaient plus pour une seule entreprise mais pour deux : l'ancienne, Kodak, et la nouvelle, Xerox.

Des gens d'Europe et d'Asie étaient attirés par l'odeur de l'argent, ce qui remplissait les nouveaux riches d'une grande fierté. Les étrangers ont pu vérifier que le brevet de Chet était protégé par sept sceaux et que pendant au moins les 20 prochaines années, il n'y avait pas d'autre choix que de se mettre d'accord avec ses détenteurs.

Quand je suis arrivé à Contentment Island, il n’en restait plus que quatre ans avant la date limite. Une partie de mon travail consistait à estimer les prévisions commerciales pour les sept prochaines années. Voici une de ces énigmes me rappelant les dilemmes d’Ouspensky.

J'ai créé des modèles mathématiques qui nécessitaient des ordinateurs IBM typiques, installés dans des salles climatisées. Ce pour deviner les résultats et ne pas être surpris par mes propres réflexions électroniques, que j'ai utilisé la règle cylindrique de Ballard et l'additionneur mécanique avec sa pointe en métal.

Le bâtiment de l'entreprise a commencé à paraître insignifiant et un peu ridicule

Chapitre IX

Outre le président Archibald, dont la principale préoccupation était de prendre les bonnes décisions, trois personnes dominaient la pensée de l'entreprise. D'un point de vue technique, les remontrances ont prévalu d'un juif slovaque très intelligent nommé Paul Strassman, qui élucubrait sur l'avenir technologique des communications dans le monde des affaires.

Selon Paul Strassman, le papier avait ses jours comptés. Nous nous dirigions vers une société sans papier. Pour souligner ses prophéties, il recevait dans un bureau sans table ; seulement un ordinateur personnel primitif et plusieurs chaises. Paul S. plaidait pour acheter d'entreprises avec des brevets intéressants. Il avait convaincu le président d'investir des sommes énormes dans de magnifiques laboratoires en Californie, qu'il considérait comme l'endroit idéal pour se tenir au courant des dernières tendances. Plusieurs découvertes célèbres dans le monde entier, comme le fax, et l'ordinateur personnel sont passées par ces laboratoires, ou ont été acquises, même si Xerox n'a pas été assez audacieux pour en profiter, laissant filer les chances.

L'activité principale restait celle des copieurs. Dans ce domaine, l'autorité qui avait le dernier mot était un directeur expérimenté dans l'industrie du multicopie et dont l'intérêt majeur semblait être de s'approprier ce marché, convaincu qu'il était de l'inéluctabilité de la substitution. Une théorie d'ailleurs assez limitée, selon laquelle, par exemple, le nombre maximum d'automobiles possible serait défini par l'univers statistique des voitures à cheval. Le nom de cette personne était Bill Souders, et celui de sa femme : Barbara, et tous deux étaient très gentils et sympathiques.

Enfin, sur le plan financier, prévalaient les opinions d'un jeune homme réservé et ambitieux qui avait été vice-roi de Xerox en Europe et qui était revenu au Connecticut avec plusieurs médailles pour d'excellentes performances économiques. Son nom : Paul Allaire et son point fort : la capacité à traiter avec des analystes financiers externes. A huis clos, Allaire s'opposait à toute tentative de baisse des prix.

La vérité est que je n'étais pas d'accord avec aucun des trois principaux gourous de l'intelligence d'entreprise. Je ne croyais pas à la « Société sans Papier » de Strassman, ni à « l'effet de substitution » de Souders, et j'étais contre « l'immuabilité des prix » que défendait Allaire, moi-même convaincu que la demande de copies était très élastique, que nos prix étaient ridiculement élevés et que, en restreignant l'activité, ils la rendaient vulnérable à long terme.

Mon premier job international avait été justement Contrôleur des prix, mais je n'en ai pas pris possession, car Allaire l'a changé pour un autre, plus important peut-être, mais moins risqué du son point de vue. On m'a confié l'introduction de nouveaux produits en Europe et la gestion du service technique associé. Le côté technique ne m'intéressait pas, mais le lancement de nouveaux produits me donnait l'occasion d'insister sur la traçabilité des machines, et l'importance de proposer un catalogue de produits sans failles, une gamme complète en termes de performance, tarifs et conditions contractuelles.

J'ai passé deux ans à Londres, jusqu'à ce que Joe Flavin, président des affaires internationales de Xerox, m'invite à faire partie de son réduite équipe de collaborateurs dans le Connecticut. Quand je suis arrivé aux États-Unis, j'ai remarqué que Xerox était jaloux d'IBM, dont le style et les manières étaient un exemple à imiter chaque fois que l'occasion se présentait. L'hypnotisme était évident et même drôle. D'où l'intérêt d'embaucher des cadres, comme Flavin, de l'entreprise admirée.

Joe Flavin avait la capacité de se faire apprécier personnellement sans renoncer un iota les objectifs

commerciaux. Sa ténacité à se faire convaincre par ses subordonnés de ce qu'il voulait les convaincre était vraiment curieuse. Finalement, Joe est devenu déçu de mon manque d'agressivité et de Xerox même. Il a été le premier à quitter la compagnie, sans doute craignant un future moins favorable. Flavin aimait le risque. Il a su ressusciter Singer, la célèbre et vielle marque de machines à coudre, et a fait d'elle une moderne entreprise aérospatiale. Á la suite de son départ, la division internationale a été annulée, et la planification internationale confiée à un autre ex directeur d'IBM : mon ami Donald Pendery.

Pendery, lui aussi, avait des idées divergentes de l'orthodoxie rampante, bien qu'il ne manifestât pas un intérêt excessif à les défendre, sauf dans des conversations sans transcendance. Il m'a conseillé que la façon optimale de se gérer en travaillant pour des entreprises multinationales n'est pas très différente de celle qui apporte le succès aux membres d'un ordre religieux.

Ainsi, deux bonnes années se sont écoulées dans ce que l'on pourrait qualifier d'heureuse continuité. Cette façon d'agir méconnaissait le fait imminent et discontinu de la perte du monopole, qui menaçait, comme les nuages, la chaleur agréable du printemps. Il était écrit que cela se produirait dans un délai qui affectait déjà les plans stratégiques, mais personne ne semblait vouloir le remarquer. J'attendis en vain quelque signe qui me permettrait d'ouvrir cette matière, cet *issue*, á discussion ouverte. Mais, a bord, l'orchestre a continué à jouer, et le navire n'a pas corrigeait pas sa route vers des icebergs.

J'ai cherché un peu de confort dans les théories de Paul Strassman et sa *Paperless Society*. Que pourrait-on en faire ? Instinctivement, j'ai commencé à blâmer les autres. Après tout, je n'étais responsable qu'au deuxième niveau, puisque la responsabilité ultime incombait à mon patron, Donald Pendery.

Mais ce n'était pas si facile. Une caractéristique de Xerox était son dévouement à la location et le rejet de l'idée de vendre ses machines. C'était une bonne logique. Si quelqu'un inventait une machine pour fabriquer des perles à partir de grains de riz et avec l'avantage de ne pas pouvoir être distingués des originaux, il ferait bien de vendre les perles à la place de la machine. Mais, seulement autant que la machine était brevetée par un avocat avec l'expérience et la sagesse de Chester Carlson.

Lors de mes nuits blanches, une autre raison me vint à l'esprit, moins évidente, qui expliquait la prédilection de Xerox pour la location versus la vente : les copieurs, fabriqués à Rochester et en Angleterre, étaient trop chers. Paradoxalement, le coût élevé des produits fabriqués par nous mèmes, augmentait d'autant les actifs de l'entreprise.

Ergo, à l'expiration du brevet, la prédilection pour la location perdrait du terrain et la manque de compétitivité des usines de Rochester et de Mitcheldean serait exposée comme des rochers à marée basse.

Cette réalité devenait plus évidente pour les analystes financiers externes que pour les dirigeants de l'entreprise. Les stocks ont commencé à baisser de façon inquiétante, puis ont presque chuté. Bon nombre de vétérans de l'époque de Chet ont

cessé d'être millionnaires en n'osant pas s'en séparer des stocks et ont commencé à dépendre uniquement de leur salaire.

Vu avec la perspective des années, on peut presque comprendre ce qui s'est passé. Le conseil d'administration était impuissant face à l'énormité des intérêts acquis. D'un côté, il y avait la magnifique concentration de talents en Californie, composée de jeunes scientifiques qui méprisaient les multinationales, dont Xerox lui-même. Ils pensaient à des solutions aux problèmes alors qu'en Nouvelle-Angleterre, on croyait qu'ils généraient des produits Xerox. La distance psychologique était égale à la distance géographique entre Palo Alto et le Connecticut.

Le deuxième noyau d'intérêts directs était les usines du comté de Monroe, politiquement liées aux syndicats et aux politiciens de New York. L'habileté des hommes d'affaires de Rochester et l'éclat de leurs performances depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les ont rendus allergiques à tout soupçon d’autocritique.

Et le troisième groupe résistant au changement était l'excellente organisation commerciale, véritables chevaliers marchants dont les exploits étaient magnifiés par le verre amical du monopole. Si les produits personnels devenaient stratégiquement importants, la force de vente devrait se contenter d'un rôle secondaire.

Tout ce temp je vivais dans ces rêveries, confortablement dans la Smith House, lorsque l'objet mystérieux, placé sur la cheminée par Meier, pensa que le moment de s’exprimer était venu. Les questions qu'il posait étaient simples : « Pourquoi êtes-

vous ici ? » « Ne devriez-vous pas exprimer votre point de vue plus fortement, quelles que soient les conséquences ? ». Après ces réprimandes de l'oracle de Meier, ma paix intérieure a été troublée. De la perplexité et de l'impuissance, j'ai continué à héberger un sentiment de culpabilité. J'ai essayé de m'excuser, « Et comment ? »

Il n'y a pas eu de réponse.

Les oies se baignant et le verre reflétant la table blanche

Chapitre X

Les jours qui ont suivi ma découverte de la quille, il est tombé beaucoup de pluie. Et quand il a cessé de pleuvoir, le vent a pris la place de la pluie dans une tentative claire de me dissuader. Ils n'ont pas réussi. A chaque fois que j'entrais dans le garage, je ne pouvais m'empêcher de voir la quille, une vision

extrêmement dérangeante, qui avait le garage comme témoin antipathique.

Finalement, les éléments ont cessé d'entraver le lien métaphorique entre la Smith House et la jetée, et, un samedi matin, la quille entre le bras et la hanche, je suis descendu pour faire face au voilier pour la deuxième fois.

Il était facile de voir où la quille devait être placée : juste au milieu. Ajustement parfaite. Alors, temps de retourner au garage, de prendre la perche avec la voile, et de continuer les préparatifs, en confiance. Un détail peut donner une idée de l'ampleur de mon équilibre : après avoir gréé le navire avec tant de parcimonie, je suis monté à la cuisine et j'ai inséré dans une boîte en plastique deux sandwichs préparés la veille et, avec deux canettes de bière, elles étaient déposées dans un coin du bateau. Avant de partir, j'ai regardé partout pour m'assurer qu'il n'y avait personne (surtout la police maritime, si attentive) qui puisse être témoin de mes va et vient. Il n'y en avait pas.

En répétant les mouvements de la fois précédente, le bateau devrait se mettre en route, pensai-je. Et j'ai bien pensé. Un sentiment de bien-être m'envahit lorsque je vis avec quelle efficacité elle bougeait doucement vers une direction inconnue, mais constante. D'un côté, deux minuscules îlots m'apparurent comme des objets à éviter, bien que je n'aie rien fait pour interférer dans les intentions du bateau. Après quelques secondes de manque d'initiative de ma part, j'ai cru pouvoir donner mon avis sur le cours à suivre et j'ai légèrement écarté la barre.

Ma manœuvre a pris effet et le navire a semblé obéir sans réticence. Cela m'a encouragé à insister pour changer de cap,

mais cette fois le navire a refusé. La voile s'est agitée face à ce conflit d'opinions et a fini par prendre parti pour le navire. Nous nous sommes arrêtés. Il me semblait que leur mauvaise humeur pouvait durer éternellement, ce qui me condamna à un second sauvetage par la police de la mer, mais la crise passa et le bateau et la voile acceptèrent de poursuivre leur route tant que je n'essayais pas d'intervenir.

Alors, nous nous sommes éloignés, je ne saurais dire pour combien de temps. Je me souviens que voir la Smith House devenir plus petite m'a fait peur de ne pas pouvoir revenir. Mes aperçus de pilotage à la barre ont produit le même résultat douloureux : obéissance et plus de vitesse au début et refus catégorique, tout de suite. Le bateau s'est comporté comme des ânes qui, pour une raison quelconque, ont de l'aversion pour un endroit et personne ne peut les faire passer. Ils jettent les jambes en avant et il ne reste plus qu'à se résigner.

Nous étions à nouveau immobiles. La maison Smith au loin apparaissait comme un endroit très désirable pour plus de raisons que d'habitude. Mon instinct m'a dit que si je continuais à tenir la voile, rien n'allait changer de manière substantielle, alors j'ai décidé de lâcher prise et d'attendre les événements. J'ai pensé à la petite boîte avec les sandwichs et les bières, pièces clés d'un repas frugal, et je me suis préparée à insuffler dans mon esprit un sentiment de normalité, au moins pendant mon déjeuner.

Ce n'était pas nécessaire, car alors que je me déplaçais pour ramasser le sac, j'ai eu l'impression que le bateau faisait demi-tour. Oubliez les sandwichs et la bière. Attendez et regardez. Sans la règle à calcul, par simple perception oculaire, je pourrais me hasarder à dire que si les choses continuaient ainsi, le bateau

aurait tourné de 180 degrés tout seul. Les navires ont leur logique, différente de la nôtre ; il s'agit de s'y habituer. J'ai commencé à m'y habituer à ce moment-là, en attendant qu'il se retourne complètement. Et quand la Smith House était devant la proue, comme un cerf à la vue d'un fusil, j'ai repris la ligne, laissé la voile pousser, j'ai attrapé la barre et j'ai levé les yeux au ciel dans l'attente d'un peu de complicité. Le voilier s'est penché sous le vent et a commencé lentement le chemin du retour, tandis que, retenant mon souffle, je ne pouvais m'empêcher un sourire nerveux, que j'essayais de cacher, pour éviter tout malentendu.

De la même manière que les pilotes perçoivent les dimensions de la piste coïncident de plus en plus avec ceux qui la voient à terre, la maison retrouvait de minute en minute sa taille habituelle. Nous avons dépassé les deux petites îles du côté gauche et le bateau est entré dans la petite crique. Pourquoi tout gâcher en tentant un amarrage de fortune sur la jetée ? Mieux valait laisser le navire avancer tout seul vers le milieu de la plage, lâcher la voile un peu plus tôt et se préparer au coup, tant attendu, contre le sable.

Sain et sauf, j'avais fait l'aller-retour par mes propres moyens, et il ne me restait plus qu'à pousser un peu le bateau contre l'eau, le prendre des rênes à sa place habituelle, le coucher bien attaché, enrouler la voile autour du petit mât, prendre ma caisse de sandwichs et mes bières, et monter à la Smith House pour manger et boire tranquillement.

Marj sur le canapé d'origine choisi par Meier, maintenant remplacé

Chapitre XI

J’avais envie de parler à quelqu'un de mon (deuxième) baptême de la mer, et ce quelqu'un était mon amie Marjorie, qui vivait dans le village de Mystic. Le nom correspond bien à l'endroit, mais il n'a rien à voir avec le mysticisme. C'est un nom indien et, comme j'ai l'intention de parler des Indiens dans un

autre chapitre, je reviens ici à Marj. Il était difficile pour Marj de montrer de l'enthousiasme pour quoi que ce soit. Au téléphone, elle m'a félicité pour le trajet en bateau et m'a demandé quand je pourrais y conduire la Chevy. J'ai suggéré qu'elle aimerait peut-être faire le tour de la grande mer bleue et partager avec moi quelques sandwichs et quelques bières, avec la promesse qu'elle pourrait retourner à terre. Marj a changé conversation.

Marjorie préférait s'appeler Marj. Je l'avais rencontrée à Londres, après la fuite de ma femme à Copenhague, et, comme réserve d'affection possible, j'avais gardé son adresse au Connecticut. Mystik était autrefois un village de chasseurs de baleines et de pêcheurs de morue. C'est un bel endroit.

En regardant Marj, il était difficile d'imaginer qu'elle puisse avoir des problèmes. Elle n’en avait pas. Mais elle pensait en avoir beaucoup. Les problèmes sont des choses subjectives, certainement. J'ai pensé qu'elle pourrait être intéressée par le roman de Ouspensky, mais j'ai finalement choisi de ne pas lui donner le livre, vu le pessimisme que ses pages distillent.

Comme Marj ne manifestait pas beaucoup d'intérêt, j'ai raconté ce qui s'était passé avec le bateau à Thérèse, ma secrétaire, qui a écouté avec l'attention habituelle et avec empressement à savoir ce qu'elle devrait faire. Dans ce cas, elle se rendit compte que rien, sauf peut-être un aperçu, un bref éclair d'admiration. Elle a suggéré que je pourrais bénéficier d'une formation complémentaire, ce que je n'ai pas complètement nié, mais j'ai mis en avant mon envie d'apprendre par moi-même. Puis elle m'a donné le nom d'une librairie à Westport où je pouvais trouver un manuel avec des conseils pour marins débutants.

Thérèse était très intelligente et perspicace. Elle a laissé passer quelques jours avant de me demander si j'avais trouvé des livres intéressants. J'en avais, mais le livre était trop technique et compliquait beaucoup tout, à mon avis. Ainsi, Thérèse m'a parlé de Beate Jensen, qui travaillait également dans l'entreprise et était une de ses amies. Beate Jensen était manifestement d'origine nordique et, comme presque tous les Suédois, elle savait naviguer. L'idée de Thérèse était que Beate aille à la maison Smith avec un voilier qu'elle pourrait transporter sur sa Volvo, un break.

L'ingrédient Volvo était déterminant et nous avons donc convenu d'essayer cette alternative aux livres. Beate est venue avec tous les instruments de navigation nécessaires. Elle était plus grande que moi, et entre le haut et le bas de son maillot de bain il y avait un torse long et élancé, du genre dessiné dans les magazines de mode qu'on croit impossible.

Nous descendîmes tous les deux le voilier de la voiture et le portâmes au-dessus de nos têtes, comme le font les Indiens avec leurs canots, jusqu'à ce que nous le posions sur le sable de la plage. Plus tard, nous sommes retournés à la voiture, pour ramasser le mât, sa voile et, bien sûr, la quille.

Beate J. avait beaucoup de patience et un sourire facile. Elle s'est résolument mise à l'eau en traînant derrière elle le voilier, qu'elle a appelé « laser ». Elle s'assit dessus, d'abord de côté, puis face à la proue, les jambes relevées formant une sorte de lettre N inversée dont une pointe était sa tête et l'autre ses pieds. Elle a inséré la quille quand il y avait assez de profondeur et s'est enfuie comme un éclair, en saluant. J'ai passé mes doigts sur

mon front, respiré profondément, tenant ma tête entre mes mains. Sa démonstration m'a complètement découragé.

Bien, trois heures plus tard, la pauvre Beate était épuisée, assise sur le même rocher que moi avant, me faisant un signe de la main déjà sans forces. Moi, au contraire, j'exultais. Le « laser » obéit à mes ordres comme un cheval apprivoisé, et je répétai encore et encore les mêmes virages pour montrer à Beate à quel point je me débrouillais bien.

Á une extrémité de la plage, le voilier des Smith sans doute essayait d'ignorer notre activité. Je craignais qu'au fond, il puisse concocter quelque chose d'inamiable, quelque chose qui devrait être évité. Mieux terminer mes cours par un chaste baiser sur le front de mon enseignante, et lui dire d'attendre pendant que je montais à la maison. L'idée était de rassurer le voilier des Smith avec en peu d’affection. Beate serait à sa barre, en oubliant complètement le laser et en naviguant, pendant que je déboucherai la bouteille et l’offrirai des sandwichs et du vin. Les mêmes sandwichs et le même vin que Marj n'avait pas voulu accepter.

Alors que nous étions déjà loin de la maison Smith, apparut près de nous le bateau de la police maritime, et les deux agents nous saluèrent attentivement. Je me suis senti un peu ennuyé par leurs salutations excessives, mais Beate m'a rassuré en disant qu'en mer, les gens ont tendance à beaucoup saluer et que ceux qui ne répondent pas avec courtoisie ne sont pas de vrais marins.

Le lundi suivant, Térèse savait déjà tout et était fière du résultat. Grace au livre que j'ai acheté en suivant ses conseils, certaines choses commençaient à faire sens, tandis que d'autres

restaient inintelligibles. La chose la plus difficile à comprendre était pourquoi les voiles déplacent les bateaux. Comme le livre a été écrit pour des gens pressés et peu connaisseurs en aérodynamique, il m'est resté une explication, jamais entendue après, eh bien, je ne sais pas si elle a un fondement.

Le livre disait : « Tenez un pain de savon semi-utilisé dans une main. Introduisez-le dans l'eau, puis pressez-le entre votre paume et vos doigts. Les deux forces opprimeront le pauvre bar, sans le lâcher bouger… jusqu'à ce qu'il glisse là où on l'attend le moins. Que ce soit d'un côté ou de l'autre, cela dépendra de la forme de la tablette. Idem pour les bateaux : lorsque la voile subit une pression des deux côtés, la voile ne sait pas comment réagir et finit par pousser le navire vers un point qui peut être presque contraire à la direction du vent »

De toute façon, l'utile n'était pas de savoir le pourquoi, mais le comment. Il y a quelque chose dans le mouvement du navire par l'action des voiles qui rappelle le vol des oiseaux ou des anges. C'est peut-être le silence, ou le sifflement de l'air ou le bruit des vagues ressemblant à un battement d'ailes. Contrairement à la poussée par derrière produite par les hélices, l'impulsion des voiles vient d'en haut, elle vient de l'air et prend le navire comme le ferait Polyphème avec ses doigts rugueux jouant avec une feuille pour le faire bouger dans l'eau.

Telles étaient mes pensées, lorsque des semaines plus tard je me suis aventuré sur les rives du Saugatuk, avec l'aide du Long Island Coastal Guidebook, car ses eaux sont peu profondes et il est conseillé de connaître la signification et l'emplacement des bouées.

Pour vous rendre à Saugatuk vous passez à bâbord le village de Rowayton, avec des restaurants proposant crabes et homards. En naviguant le long de la rivière Saugatuk, j'ai découvert une jetée qui s'enfonçait profondément dans l'eau et se terminait par une sorte de hangar à toit haché, avec garde-corps de chaque côté pour regarder l`horizon, et une échelle d'une douzaine d'échelons pour communiquer avec les bateaux.

Dans le guide, le site était marqué comme jetée de Pier Way et il m'a semblé que je ne faisais de mal à personne en m'amarrant devant l'échelle et en montant à la cabine. De cette façon, j'ai donné un certain but à la promenade et je pouvais me dire sur le chemin du retour : Je suis allé à Pier Way Landing ».

Je ne pouvais pas imaginer qu'après avoir vécu dans la Smith House, mon prochain refuge serait le Van Rensselaer House, avec son débarquement pour aller naviguer et revenir chez moi en disant : « Je suis allé à la Smith House ».

Elle n'a rien demandé

Chapitre XII

L'idée d'envoyer trois billets d'avion n'avait pas servi à rien. Lors de la première visite chez mes enfants, j'ai pu découvrir que leur mère avait échangé les billets contre de l'argent, pour contribuer aux dépenses de la commune. De plus, elle ne les a

pas laissés me rendre visite en Amérique parce que son avocat l'avait déconseillé, car la loi pourrait l'empêcher de les réclamer, une fois sur le territoire américain. C'est donc moi qui devrais aller les voir au Danemark. J'avais l'habitude de les récupérer dans la commune et de les emmener déjeuner dans un restaurant, avant d'entrer dans les parcs de Copenhague. J'ai regardé comment ils grandissaient et j'ai été impressionné, surtout, par la façon dont Lars étendit ses bras protecteurs vers le petit David.

Ces jours-là, j'avais très envie de leur parler de la Smith House. De la même manière que Richard Meier avait conçu un toboggan pour Dagny, il était clair pour moi que les chambres du dernier étage de la Smith House leur appartenaient. Mais comme je n'étais pas sûr de pouvoir transformer ce rêve en réalité, j'étais content de profiter de leur compagnie et que, de retour à la commune, ils ne parlassent que de la façon dont ils avaient apprécié le temps passé avec moi.

Sur le chemin du retour en Amérique, j'ai été plongé dans des pensées sur l'origine zénithal de ma mésaventure, que j'ai placée dans un jour précis, des années avant de rencontrer leur mère. Un coup de téléphone à une certaine Ursuline avait troublé ma paix intérieure pendant des années. « Désolée de vous dire que je me marie », c'est tout ce qu'elle a répondu. Jusque-là, j'avais gardé la conviction que ma vie n'aurait de sens que si celui qui l'épousait était moi et, au contraire, ce serait une erreur de la Nature, si elle en préférait un autre.

Après sept ans de ce funeste avertissement, ma vie était-elle une vie vide ? Pas complètement. Chaque événement, bon ou mauvais, s'enchaîne au suivant, bon ou mauvais aussi, de sorte que, si l'on élimine les mauvais, les bons disparaissent aussi.

Comme dans l'étrange vie d'Ivan Osokin, sans le dédain de l'ingrate, il n'y aurait pas de Lars, pas de David, et je ne vivrais pas à Smith House. Oui... mais.

À l'intérieur de la Smith House, j'ai parfois médité sur la pièce étrange que Meier avait placée sur la cheminée, peut-être dans l'intention de contrebalancer tant de blancheur autour. Il avait l'air africain, peut-être un souvenir de voyage. Je la considérais comme un objet de culte, une représentation de la semence, toujours impure, de la Beauté. Il pourrait aussi être vu comme un oracle, comme les bronzes indiens dans la maison du magicien russe. « Tout peut être fait revenir, mais en vain » ce qu'il disait.

Revenir, retour... Je me suis souvenu de mon excitation en montant dans l'ascenseur jusqu'à l'appartement où l'ursuline habitait en 1952, en sonnant à la porte et en rencontrant sa mère, moi ne sachant que dire. Elle a souri, m'a donné une petite photo de sa fille et m'a gentiment raccompagnée jusqu'à la porte.

Les trois billets inutiles présentaient de curieuses similitudes avec cette photographie.

L'oracle de la Maison Smith était moins pessimiste que le magicien russe. « Tout peut être amené à revenir, et le hasard décide, parfois pour, parfois contre. Mais ce n'est jamais pareil ». Ses paroles m'ont alerté. Je devais revenir au tournant de ma vie antérieure et m'y remettre pour que le hasard puisse trouver l'occasion d'intervenir.

Presque vingt ans après la première fois, je suis retourné dans celle appartement et j'ai revu sa mère. Elle m'a dit que le mariage n'allait pas bien. On m'a donné des nouvelles de sa fille,

parmi lesquelles elle assisterait à un congrès de pharmaciens à Tel-Aviv.

De retour à Smith House, l'oracle ne semblait pas contrarié ni ne donnait le moindre signe d'abandon. Alors que du bois se consumait de façon stupide sous son socle, j'ai osé insinuer qu'il avait tort et que Ouspensky avait bien raison : « Tout peut être retourné, mais en vain ». J'ai insisté : « En vain, malin, tu m'écoutes ? ».

« Peut-être devriez-vous acheter un autre billet » fut sa réponse.

……..

L'avion a atterri à Tel-Aviv et plusieurs soldats sont entrés dans la cabine en registrant nos documents avant d'autoriser le débarquement. J'ai demandé au chauffeur de taxi de m'emmener dans un hôtel central. Le congrès en était à sa troisième journée. J'ai découvert l'hôtel où logeaient les Espagnols, je me suis rendu sur place et j'ai engagé la conversation avec le concierge. En effet, elle y dormait, mais elle était absente toute la journée. Apparemment bien accompagnée par un professeur de l'université de Tel-Aviv, qui viendrait la chercher et la ramènerait à l'hôtel le soir.

Dans ma chambre d'hôtel, je méditais sur la futilité de mes impulsions, chaque fois que j'essayais un peu de proximité. Il me resté la consolation de me présenter devant elle avec la vérité et de lui dire au revoir.

Au petit déjeuner, le lendemain, je me suis présenté dans la salle à manger de son hôtel, et je lui ai dit sans ambages

pourquoi j'étais là. « Je suis désolée, mais aujourd'hui j'attends un professeur » « Vous ne pouvez pas vous excuser ? » « Il va me faire visiter la ville et je suis invitée chez lui » « J'irai avec toi. Dis que je suis ton frère ». Son regard me rappela celui de sa mère vingt ans plus tôt.

Il parlait en conduisant une jaune Volkswagen Beetle ; elle regardait tout par la fenêtre de gauche et j'étais derrière eux, me penchant un peu en avant pour la voir de profil. La maison du professeur était d'un seul étage, en banlieue. Il y avait une terrasse couverte au rez-de-chaussée, avec une table et des chaises où nous allions sans doute manger, protégée par une balustrade. Sa femme était de mauvaise humeur, en partie à cause d'un invité inattendu et en partie à cause d'une invitée indésirable. Elle s'est levée pour préparer le repas dans la cuisine et une minute plus tard je l'ai suivie. C'était un acte instinctif et nous avons, tous les deux, senti que nous avions mis un peu d'acidité dans la douceur du moment où vivaient les deux autres.

Avec un peu plus d'égalité, le déjeuner fut agréable pour tout le monde. L'après-dîner, cependant, semblait être le troisième acte d'une comédie qui manquait du quatrième pour savoir comment cela allait se terminer. Le professeur devait ramener les deux frères à leur hôtel. Mais, pour moi, cette fin était inacceptable, et, sans penser à ce que je faisais, je me suis soudainement levé en regardant ma montre et j'ai dit en espagnol : « Il faut y aller ». Les hôtes se tournèrent vers elle, perplexes, à la recherche d'une traduction. Je l'ai prise par la main en lui répétant : « Il faut y aller, allez, ou nous serons en retard ! ».

Je ne me souviens pas comment c'est arrivé. Je conduisais une voiture de location et elle me regardait, avec amusement.

Tout cela lui parut très drôle. Elle ne pouvait s'empêcher de rire de tout. Moi qui avais commencé sans voir le côté comique, me sentais pris. « Où allons-nous ? » elle a demandé : « Je ne sais pas, peut-être au lac de Tibériade, où les miracles se produisent ». Sourire. « Ou au mont Carmel, dans la nuit obscure de l'Âme » Silence.

Au bord du lac, nous avons rencontré des Espagnols du Congrès qui faisaient du tourisme, et nous nous sommes faufilés hors de leur portée… car nous supposions qu'elle leur manquerait lors des réunions. Nous avons rencontré le groupe partout : à Jérusalem, à Haïfa, à Jéricho, à la mer Morte et à Bethléem. Les voir si passifs, pendant qu'ils écoutaient, nous faisait rire car nous imaginions les commentaires sur l'étrange disparition de la pharmacienne privilégiée par le professeur. Devant le Mur des Lamentations, j'ai osé écrire une suggestion pour mon avenir sur un bout de papier. Elle n'a rien demandé.

Quelques jours plus tard, nous étions à Rome, dans un appartement de mon ami de Rank Xerox, Luigi Pellegrini, qui avait accepté de me prêter les clés, en rappelant Jack Lemon. Il pleuvait beaucoup sur la voisine Piazza del Popolo. « Trop de pluie tombant » Carole King avait anticipé en 1968. « Ne m'oubliez pas » répétait Iva Zanichi, au retour d'Israël. Étaient-ce des prémonitions de la Smith House ?

L'oracle de Meier m'a regardé, amusé. « E ben ? » demanda-t-il, même s'il connaissait la réponse. « Eh ben ? » demandai-je timidement. L'étrange silhouette semblait m'interroger : « Tu reviens tout seul ? » J'ai fermé les yeux. L'image de Lars, avec son bras autour de l'épaule de son frère, le protégeant, a gêné et a fait disparaître la vision.

Le Bon Esprit de Contradiction, vigilant

Chapitre XIII

Allongé sur le sable de la plage de la Maison Smith me vint à l'esprit le nom indien de la petite île où j'habitais : Tokeneke. Et puis, comme les raisins d'une grappe, d'autres noms sont venus ; ils pouvaient être vus sur les panneaux routiers et les

turnpykes, tels que Mamaronek, Saugatuck, Massachusetts, Connecticut, Narraganset, Mystik, Niantic, Cockenoes, Naugatuck, Shippan… En regardant le ciel de Tokeneke, je y pensé que qu'au même endroit, mais trois siècles plus tôt, voyant les mêmes rochers et des arbres pareils, il aurait pu y avoir un Indien, aussi paisible, horizontal et rêveur. Indien à la peau un peu rougeâtre, appartenant, il se peut, à la tribu des Kinipiac ou des Munsis. Peut-être le même Tokeneke, qui était un chef, le chef ou Sachem, d'origine incertaine, dans ce territoire.

On en sait peu. Même pas pourquoi la région de Darien du Connecticut s'appelle Darien. On sait seulement qui a choisi le nom : un certain Thaddeus Bell. Thaddeus se fit aimer de ses voisins après avoir obtenu L'indépendance de Stamford en 1820. Une ligue de femmes reconnaissantes proposa que la nouvelle municipalité l'on appelle Bell. Par modestie, il n'a pas accepté l'honneur et a suggéré le nom de Darien en souvenir d'une expérience agréable qu'il a dû avoir dans cette partie de l'isthme de Panama. Depuis lors, la version officielle est que le nom Darien a été choisi simplement parce qu'il a un son agréable. Il aurait été plus juste de laisser tout le quartier (et pas seulement les îlots) s'appeler Tokeneke, ne serait-ce que par synecdoque.

Pour en revenir à l'Indien que j'imaginais sur la plage de la Smith House, sa présence y serait plus probable dans la saison chaude que dans les hivers froids de Connecticut (Konectucat). Les Matabasiques étaient des Indiens migrateurs, comme mes amis les oies, qui venaient sur la côte en été et allaient dans les forêts quand la neige faisait son apparition. Ils n'étaient pas les seuls Indiens du pays de Long River (ce qui est le sens du mot Connecticut). Ils l'ont partagé avec les Pequot, les Masachusetts,

les Narragansett, les Mohicans et d'autres. Une tribu de la nation Matabasique, les Kinipiac, occupait la partie plus proche de New York, sans atteindre Manhattan où se trouvait une autre tribu et dont le nom intéressant était les Esopos.

Les peuples primitifs sont généralement classés selon qu'ils soient agriculteurs ou chasseurs. Les Kinipiac étaient agriculteurs en été et chasseurs en hiver. En tant qu'agriculteurs, ils ont fait preuve d'un savoir-faire et d'une expérience de plusieurs siècles. Non seulement ils ont labouré, mais ils ont aussi fertilisé la terre avec des résidus de poisson.

Ils cultivaient principalement du maïs, mais aussi des artichauts, des haricots, des citrouilles et du tabac. Les femmes devaient cultiver la terre, mais pour le tabac, qui était réservé aux hommes. Pour éviter la douleur du désherbage, ils ont semé les haricots à côté des cannes de maïs, afin qu'ils poussent ensemble. Ils savaient faire du pain avec du maïs et mélangeaient leur farine avec des noix et des noisettes. Pour le dessert, ils avaient des framboises et des mûres.

En été, leur plat principal était le poisson, tantôt de rivière, comme le saumon, et d'autres de la mer, comme le bar, car ils savaient faire des canots avec des troncs d'arbres et savaient se servir des filets. En hiver, ils recouraient aux pièges à mâchoires comme moyen de chasse le plus simple, bien qu'ils aient également utilisé des arcs et des flèches. La chasse se composait de cerfs, d'orignaux, de lapins, d'écureuils, de ratons laveurs, de castors et de loutres. Ils s'habillaient des peaux de ce qu'ils chassaient. Ils ont utilisé du cuir pour diviser l'espace dans leurs maisons et les rendre plus confortables.

Les maisons des Kinipiac étaient rondes. Leur façon de les construire était de mettre des piquets verticaux suivant la forme d'un cercle, et lorsque la palissade était déjà formée, ils fixaient des rondins flexibles au-dessus des murs et les faisaient plier formant une voûte en les forçant á converger en un point central. Lorsque le toit était bien fixé, ils ont procédé à la coupe d'un creux au point le plus élevé. Ce trou servait á faire disparaitre la fumée de la cuisine.

Bref, ils menaient une vie tranquille et non sans amusements et petits luxes. Ils connaissaient le cuivre et aimaient se parer. Leur monnaie était constituée de coquillages spécialement choisis, dont la valeur en tant qu'accessoire de beauté était très appréciée.

Avant l'arrivée de l'homme blanc, les Indiens de Konectucat ne craignaient vraiment que le géant Mauschop. Cette figure terrifiante était responsable de leurs malheurs et de leurs maladies. Heureusement, il y avait un autre géant, un géant amical, qu'ils appelaient Jobomock. Toutes les bonnes choses venaient de Jobomock : c'était lui qui leur avait appris les arts de la pêche et les ustensiles agricoles. En période de troubles, les Indiens du Connecticut priaient pour de l'aide à Jobomock, qui aimé être adoré avec de la fumée d'une sorte de tabac sacré. Les Kinipiacs maintenaient une caste sacerdotale de guerriers, plus courageux que les autres, et qui recevaient leur force directement de l'esprit appelé 'Tonnerre'

Alors que l'Indien de Tokeneke allait, dans mon imagination, nager avec ses parents sur la même plage où j'étais, un couple d'Anglais et leur fils s'embarquaient pour la Hollande, fuyant la justice. Leurs descendants disent, sans le prouver, que

c'est pour avoir participé au complot du marquis d'Essex pour faire tomber la reine. Mais il est aussi possible que ce soit pour avoir critiqué, comme tant de puritains, la corruption de l'Église d'Angleterre.

Le père mourut en Hollande et le fils épousa une Hollandaise nommée Heylken, c'est-à-dire : Helen. Quand ils sont arrivés en tant qu'émigrants en Amérique en 1629, Helen ne parlait toujours pas anglais. Le mari, qui s'appelait John, surnommé Underhill, trouva un emploi comme instructeur de milice, ayant appris les rudiments des arts militaires lorsqu'il tenta de s'enrôler comme cadet dans l'armée de Guillaume d'Orange, sans y parvenir. Son travail à New Amsterdam consistait à capturer bandits ou voleurs en fuite. En retour, il avait droit à un logement, à sa pension alimentaire, et on le laissait s'appeler « capitaine de milice ».

La Nouvelle-Angleterre était alors occupée par des colons anglais et hollandais. Underhill se sentait moitié anglais, moitié hollandais, ce qui lui permettait de trahir l'un et l'autre, sans se trahir lui-même.

À la même époque, un autre puritain anglais, nommé Thomas Hooker, a été jugé en Angleterre pour ses sermons intolérants et appelé à témoigner devant un tribunal. Au lieu d'honorer le rendez-vous, il s'enfuit à Rotterdam. Dans ce port, il s'est approché de la frégate 'Griffin' et a pris un passage sans retour pour l'Amérique.

Hooker réussit à s'établir comme pasteur d'une paroisse de la colonie de la baie du Massachusetts. Mais ses opinions lui rendaient incompatible avec les règlements de la Colonie. L'un

des juges les plus influents, John Cotton, prit position contre lui et Thomas Hooker jugea prudent de se retirer dans une autre région, non sans amener avec lui un groupe de fidèles qui appréciaient ses enseignements et le suivaient dans ses prédications.

Voici comment Thomas Hooker et ses cent disciples ont fondé la colonie du Connecticut à un point sur la carte qu'ils ont décidé d'appeler Hartford, un nom demandé par Samuel Stone, son collègue prêtre et voisin de Hartford en Angleterre. Un inconvénient pour les nouveaux arrivants était la présence d'Indiens, qui croyaient avoir le droit de vivre sur ces terres.

Cette même année 1636, un navire marchand avait eu difficultés à entrer dans Long Island et en l'observant depuis la côte, des Indiens se avaient afflué vers le bateau et tué toute l'équipage. Une expédition punitive quitta Hartford. Ils frappèrent une autre tribu, les Pequots, qui n'avait rien à voir avec les coupables, sauf pour leur avoir donné asile. En représailles, un groupe de Pequots a décidé de se faire justice et a attaqué un camp blanc sur la rivière Connecticut, tuant six colons et trois femmes.

C'est alors qu'apparaît la figure de John Mason, un autre émigré, arrivé trois ans plus tôt d'Angleterre. Comme John Underhill, il a su mettre ses connaissances tactiques au service des fidèles des Colonies, qui l'ont utilisé comme recruteur de miliciens et chef d'opérations punitives.

En mai 1637, l'Assemblée de Hartford chargea John Mason et John Underhill d'exterminer les Indiens du Le Connecticut. Une fois la guerre semblait terminée, à Hartford les puritains

chantaient des hymnes d'action de grâce, mais Underhill et Mason estimaient que, tant que le chef Sasacus est en vie, les Indiens pouvaient se regrouper et revendiquer leurs droits. Fuyant leurs poursuivants, les Pequots se réfugièrent dans les terres marécageuses de Sasco, où ils furent encerclés et éliminés, comme le proclame une fière pierre tombale.

La persécution a pris fin en septembre 1638 avec l'édit de Hartford par lequel les Indiens survivants restants ont été expulsés du Le Connecticut et devaient émigrer vers d'autres États dans le délai d'un mois.

De ce moment historique, Le Connecticut est devenu aussi blanc et anglo-saxon que les maisons construites par Richard Meier

Le paysage vivait dans la maison

Chapitre XIV

Trois ans de bonheur, avec quelques grains de mauvaise conscience ont été nécessaires avant que je me décide à franchir le pas.

Parmi les filiales venues présenter leurs projets à Stamford, l'une était Fuji Xerox, une société commune avec le géant de la

photographie Fuji Photo. Fuji Xerox faisait partie du groupe international, se conformant à l'exigence de suivre les directives de planification que j'avais définies, même si, à proprement parler, ils voulaient simplement être au courant de ce qui se passait à Stamford.

L'équipe de cadres qui venait chaque année faire la présentation était toujours dirigée par un jeune directeur, relatif des principaux actionnaires japonais, nommé Tony (Yotaro) Kobayashi. Tony était affable, sérieux et parlait lentement. Il a gardé un œil sur la présentation et a deviné mes pensées. C'est peut-être à cause de ça que j'ai osé lui demander une chose qui ne l'a pas pris par surprise. J'ai dit : « Tony amigo, pensez-vous que vous pourriez trouver les plans de fabrication de nos concurrents (et ici leurs noms japonais) et me les envoyer par la poste ? » Il a dit oui, comme les Japonais disent oui, c'est-à-dire : seulement qu'ils ont compris votre demande.

Les mois se sont écoulés et je n'ai rien reçu de Tony ; demande oubliée que j'ai liée à un trait compréhensible de patriotisme. Ainsi, rien ne s'est passé jusqu'à l'année suivante, quand il est apparu à nouveau à Stamford. Les cadres japonais, en général, craignent d'être vus en faute, même négligeable, alors à cette occasion Tony était plus gentil que jamais, il a dirigé la présentation du jour avec les quatre ou cinq cadres qui l'accompagnaient et, une fois terminé, il m'a approché avec un paquet épais. Il me le tendit avec un sourire, et ajouta. « Luis, ces données, elles sont publiques. Vous pouvez les utiliser à votre guise ».

J'ai pensé que, puisque l'information était publique, ce n'était peut-être pas trop intéressante, mais je lui ai remercié

d'avoir eu la gentillesse de me l'apporter. De retour dans mon bureau, j'ai vu que l'enveloppe contenait de nombreuses pages informatiques du ministère de l'Industrie et de la Technologie (le fameux MITI) avec abondamment de détails sur les prévisions de chacune des entreprises concurrentes, et notamment des projections en mètres carrés des nouvelles usines. Ces documents m'ont donné la force supplémentaire dont j'avais besoin pour sortir de mon ostracisme et répondre, quoique tardivement, aux reconventions muettes de l'oracle.

Dans mon esprit reste la matinée ensoleillée où je me suis vu devant un public assez nombreux, qui avait été convoqué pour entendre quelque chose que j'avais à dire. Parmi les participants figurait William F. Souders, qui était alors directeur des opérations, et dont les préférences allaient aux *grosses* machines, vendues à de *grandes* entreprises et en échange de *grosses* sommes d'argent.

Tout le contraire de ce qu'il allait entendre. La présentation, comme les présentations se déroulent dans des environnements multinationaux, signifiait une opportunité pour l'orateur, mais aussi un risque. Je craignais de prononcer des concepts économiques tels que l'élasticité de la demande et l'importance des coûts de production, des sujets qui, aux oreilles des ingénieurs et des mathématiciens, signifiaient une descente vers des domaines où régnaient l'opinion et les préjugés. Alors, j'ai eu recours à la terminologie militaire, comme si je m'adressais à des généraux ou à des gens du service d'intelligence d'un pays. Malgré la faible luminosité habituelle, avec l'éclairage venant de l'écran, je pouvais voir que les visages reflétaient une dose perceptible d'étonnement.

J'ai basé mes arguments sur les papiers de Tony Kobayashi, avec les prévisions sur les usines qui étaient en construction au Japon, montrant à l'écran les sceaux d'authenticité. Je suis passé de mètres carrés à des estimations concernant le nombre d'unités qui seraient fabriquées en un mois, un an, une période de cinq ans et plus. L'impact négatif sur nos marchés pouvait être apprécié à partir de la cinquième année, et au cours de la décennie suivante.

Ensuite, j'ai donné mon avis sur la façon dont cela se passerait. Les nouvelles machines seraient installées dans des endroits marginaux, en choisissant nos clients les plus rentables. Ces placements, apparemment inoffensifs, seraient le virus qui drainerait lentement les fondements de notre entreprise. J'ai suggéré que la meilleure stratégie contre un virus était de se faire vacciner avec ce même virus, et j'ai terminé en disant qu'aucun changement majeur n'était nécessaire. Il suffisait, suggérai-je, de profiter de la connexion Fuji Xerox, et de fabriquer massivement au Japon. Nous devions nous assurer que, lorsque les concurrents proposaient à nos clients des produits xérographiques petits, simples, fiables et bon marché, une telle option figurait déjà dans notre catalogue et à de meilleures conditions.

On voit ici mon incapacité, notée par Pendery, à éviter le syllogisme : a) prémisse principale : les listes japonaises ; b) prémisse secondaire : le virus chez les clients ; c) conclusion (à la fin) le vaccin avec anticorps.

La proposition ne pouvait pas être plus inconfortable car les Japonais continuaient d'être considérés avec méfiance. Pearl Harbor n'a pas été complètement oublié. Les yeux de certains

auditeurs ont jeté un coup d'œil à Bill Souders, pour deviner sa réaction. Normalement, Bill ne faisait pas connaître ses pensées lors d'une présentation. Mais il a dû juger l'affaire assez sérieuse pour qu'il n'y ait aucun doute sur sa position. Pendant que je parlais, les mouvements de sa tête étaient assez expressifs.

La présentation avait échoué. Par la suite, ma réputation dans l'entreprise a été couverte par un tamis anodin, ce qui a conduit à l'indifférence et à l'oubli. Je me souviens aussi, contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, que je me sentais libre et content, parce que j'avais dit, enfin, ce que je croyais, et l'avait fait « the best I can » á la manière de Carole King.

Quelques personnes voulaient voir la maison

Chapitre XV

Le couple de photos avec des amies dans ces pages est surtout destiné à me convaincre qu'elles étaient là, sans aucun doute. Les photos de la Smith House sont nombreuses dans les livres sur Meier et il est facile d'y avoir accès. Ceux-ci sont différents. Marj est allongée dans le canapé blanc choisi par

Meier et au mur sont accrochées des pièces de décoration visibles de son élection. Quant à Barbara, elle fume à côté de la cheminée déjà allumée.

Je n'étais pas toujours en parfait état là-dedans. Une fois, je suis entré dans une pharmacie pour acheter quelque chose pour soigner un rhume. Alignée dans un coin, il y avait une étagère avec de petits flacons de plusieurs couleurs comme ceux qui contenaient les confitures. En me rapprochant du sampler, j'ai pu constater que chaque couleur avait sa raison d'être, car il s'agissait de vitamines et pas toutes les mêmes. À une extrémité du rebord le plus élevé pendait un livret qui expliquait les avantages de chaque pilule. Je l'ai lu avec beaucoup d'admiration car, sauf un, tous les autres avaient été fabriquées en pensant à moi. Seul le flacon pour améliorer la fonction optique me semblait inutile. Os, peau, nerfs, sang, ongles, graisse, cheveux, force musculaire et autres attributs… chaque partie de mon corps pourrait et devrait être améliorée.

Je me suis félicité de la chance d'avoir trouvé cet arsenal et j'ai acheté tous les pots. Il était difficile d'établir l'ordre de consommation. Tout m'a semblé intéressant, surtout celui qui affectait la permanence des cheveux. Incapable de décider d'une séquence, j'ai choisi de les absorber tous d'un coup.

C'était très contre-productif. J'étais au lit pendant quelques jours. Il n'était pas possible de trouver un nom approprié pour une telle maladie sans avoir à expliquer mon erreur à Thérèse au téléphone. Donc, je n'avais pas d'autre choix que de dire la vérité. Je n'ai appelé personne pour me tenir compagnie. Je me suis remis tout seul dans cette belle maison, ce qui pourrait peut-

être indiquer que l'espoir de voir Lene, un jour, assise sur le canapé blanc, n’était totalement perdu.

Cinq ou six mois après mon arrivée à la Smith House, j'ai reçu un appel téléphonique de Frederick Smith, mon propriétaire. Après avoir demandé comment j'allais, il m'a demandé de recevoir des clients de Richard Meier, qui voulaient voir la maison et allez me téléphoner le jour même. L'idée de participer, bien qu'indirectement aux affaires de Meier & Partners, m'a encouragé à bien préparer la visite, en veillant à l'apparence de chaque pièce et en réfléchissant à ce que j'allais dire en montrant le bâtiment, sans oublier l'humble garage. J'attendais un couple ou peut-être un couple avec des enfants.

À l'heure prévue, une voiture est arrivée avec quatre hommes vêtus de noir et ressemblant à des inspecteurs des impôts ou quelque chose d'encore pire. C'étaient des cadres d'Olivetti. Pas de grands bavards. Chercheraient-ils une maison pour un directeur important de l'entreprise ? J'ai pensé que, comme ils ne posaient pas de questions, il valait mieux les laisser rôder et attendre qu'ils partent.

Avant de dire au revoir et pour briser un peu la glace, je leur ai demandé si Olivetti avait en tête des calculatrices électroniques. J'ai dû mettre le doigt sur le clou car leurs visages se sont considérablement détendus, et on m'a dit qu'ils en avaient en effet déjà lancé une en Italie et que bientôt il y en aurait d'autres. J’avais oublié cette visite jusqu'à j’ai appris que Meier avait conçu et construit un dortoir pour les étudiants d'un Olivetti Training Center à New York.

Il semble que Olivetti, étant une entreprise italienne, accordait plus d'importance au design artistique que ce qui était habituel dans les grandes entreprises, à l'époque. Son centre de formation en Europe a été confié au célèbre architecte anglais James Stirling. Stirling et Meier sont tous deux lauréats Pritzker Architecture. Je pense que Meier a influencé la façon dont les multinationales ont changé leur image en lançant une ère de bâtiments de grand mérite. Effectivement, la contribution des entreprises modernes au progrès de l'architecture a quelque chose en commun avec la poussée historique des rois, papes, sultans, et nobles, a la construction des mosquées, monastères, cathédrales et palais.

Ce qui, à mon avis, distingue l'architecte du New Jersey de ses égales contemporains, c'est la circonstance que son œuvre la plus parfaite, celle qui lui a fait la renommée et défini un style cent fois imité, n'est pas un bureau, un musée, un palais ou une église, mais la maison humble et solitaire avec quatre chambres et une salle de bain et demi, à Contentment Island. Sa première et définitive œuvre d'art.

Il est sorti pour ne jamais revenir, même pas pour récupérer ses affaires

Chapitre XVI

Après l'épisode du chapitre XIV, quelqu'un pourrait se poser la question de savoir comment Xerox et chacun des personnages mentionnés se sont déroulés dans les années suivantes á la perte de la breveté sur l'invention. Disons que l'entreprise a poursuivi sa stratégie aristocratique, dédaignant les produits à usage individuel et se tenant à l'écart du

développement spectaculaire de l'informatisation de la vie quotidienne. Elle a continué à fabriquer aux États-Unis, en Angleterre et en Hollande jusqu'à il y a quelques années, lorsqu'elle a daigné commencer à produire en Chine, ne serait-ce que ses consommables d'impression. Pour compenser les coûts élevés de R&D, des mesures d'austérité ont été imposées au sein de l'organisation internationale. Comme on pouvait s'y attendre, non seulement la cargaison inutile des navires a été allégée, mais dans certains ports, les meilleurs marins ont abandonné. L'usine d'idées californienne a continué à fournir des inventions sensationnelles, telles que l'impression laser, le concept de « fenêtres », qui a donné naissance à Word, la souris dans les ordinateurs et bien d'autres, mais la communication entre les deux côtes a continué à être un dialogue de sourds, dont les gagnants étaient les investigateurs qui, une fois les technologies se sont développées avec les fonds copieux de Xerox, ont migré vers d'autres entreprises plus éveillées et agiles.

Les Japonais ont vendu beaucoup plus de machines que je ne l'avais prévu ce jour-là de la présentation à Souders, mais la politique de produits coûteux pour une utilisation dans de grands espaces, est restée inchangée. La *Paperless Society* prophétisée par Paul Strassman en 1965, a fait sa présence en 1984, s'était marié avec la *Paper Society* et toutes deux ont passé dehors les portes entrouvertes de la société Xerox, alors plongée dans ses propres contradictions.

Quant aux personnes : Paul Strassman, après avoir accepté d'investir des millions dans l'acquisition de l'entreprise avec les ordinateurs les plus puissants au monde, a vu comment il fallait la vendre à un prix beaucoup plus bas. Des divergences avec

d'autres managers l'ont amené à demander une retraite anticipée. Il a écrit un livre racontant ses expériences dans Xerox, où il raconte, presque en spectateur, des décisions dans lesquelles il avait joué un rôle pas si passif. Aujourd'hui, c'est un auteur à succès, dont le livre le plus lié à ces événements est « L'ordinateur dont personne ne voulait, Mes années chez Xerox » (Connecticut, 2009) mais je recommande aussi le livre où il raconte son odyssée pour échapper aux griffes nazies en Slovaquie.

Bill Souders, qui aurait pu espérer devenir président de Xerox, est devenu président, oui, mais d'une entreprise de transport de marchandises.

Archie McCardell, qui savait que les meilleures années pour Xerox étaient passées, a accepté, grâce á un salaire superlatif, d'être président d'une entreprise de camions en difficulté à cause, imaginez -vous ? des coûts de production élevés. Archie a imposé des mesures correctives impopulaires et les employés se sont mis en grève à l'appel de leurs syndicats. La lutte qui a suivi a duré plusieurs mois, jusqu'à ce que les dépenses étaient si excessifs que l'entreprise a cessé d'exister.

Paul Allaire a réussi à survivre à plusieurs réorganisations, a vu le départ de certains chers collègues, pour enfin prendre le contrôle absolu de Xerox. En tant que président, il n'a pas pu arrêter le déclin, bien qu'il ait réussi à le retarder autant que possible. En essayant de convaincre les analystes financiers que la situation n'était pas aussi grave qu'ils le pensaient, il a admis certaines pratiques comptables qui ont été remises en cause par la S.E.C. Les accords conclus dans les couloirs de la Cour ont entraîné des amendes, que le Conseil a accepté de financer, pour

la tranquillité d'esprit de Paul et de cinq autres membres du Conseil.

Tony Kobayashi a pris la direction générale de Fuji Xerox, une promotion que beaucoup d'entre nous tenaient pour très probable.

J'ai laissé Donald Pendery pour la fin, car sa perte converge avec la fin de ce petit livre.

Chaque année, Don et Joyce me souhaitaient un joyeux Noël avec une lettre au lieu d'une carte, même après mon retour en Europe. Dans ces lettres, ils m'informaient de la façon dont les choses allaient à Stamford, des activités de Joyce à l'Université et de l'agrément de leurs voyages à Paris et à Florence. J'en garde un dans lequel Don appréciait, sans rapport avec d'autres événements, mon comportement et ma façon de gérer le travail de planification.

En 1983, j'ai cessé d'avoir de ses nouvelles. J'avais quitté l'Amérique convaincu que Pendery n'allait pas défendre les idées que nous avions échangées, lui sachant qu'elles n'étaient pas appréciées.

De retour en Espagne, je l'imaginais marchant paisiblement vers une retraite généreuse dans la terre amicale du Connecticut. Mon étonnement fut donc grand, quand, en lisant le livre de Paul Strassman « L'ordinateur dont personne ne voulait », je tombai sur le paragraphe suivant, à la page 134 :

> *Donald Pendery, vice-président de la planification d'entreprise, était un Néo-Anglais réfléchi mais austère qui ne*

tolérait pas beaucoup des bêtises qui dominaient de plus en plus les conversations d'entreprise. Je l'admirais beaucoup.

En 1982, il détourna son attention du Bureau du Futur parce que c'était maintenant une cause perdue. Il a vu comment Xerox avait une hémorragie d'argent et perdait rapidement sa position sur le marché des copieurs. Il a commencé à préconiser un transfert majeur des ressources des pertes dans le Groupe des Systèmes d'Information à l'activité de Copieur languissante.

C'était en 1983 quand j'ai déjeuné avec Pendery. Il venait de rentrer d'une réunion avec David Kearns, maintenant PDG. Le verdict de Pendery était que Kearns était une personne merveilleuse mais avec les perspectives à court terme d'un directeur de succursale IBM. Apparemment, Kearns a préconisé une performance supérieure et une meilleure qualité des programmes de marketing tandis que Pendery plaidait pour réparer ce qui était maintenant un navire qui coulait lentement.

Peu de temps après, Pendery est allé voir Kearns pour réaffirmer son cas. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais Pendery a démissionné sur-le-champ. Il n'est même pas retourné à son bureau mais est sorti du bâtiment du QG pour ne jamais revenir, même pour récupérer ses affaires. Peu de temps après est décédé dans des circonstances inhabituelles.

Quand je pense au fatalisme russe du livre qu'Esmeralda m'a avait laissé, je suis désolé de ne pas avoir pu être avec Don le jour de la scène du « non sequitur ». Je serais venu chez lui, et l'aurait dit quelques mots d'assurance. J'aurais peut-être proposé de faire une visite ensemble à Caramoor et, au retour, nous

aurions parlé d'Architecture. Avec Joyce, chez lui, je leur aurais peut-être proposé de déménager dans une maison conçue par Meier et, surtout, d'oublier Xerox. Et si rien de tout cela ne les réconfortait, j'aurais mentionné l'Italie, où « ils auraient toujours Florence ».

La jetée du numéro 12 à Pier Way Landing

Épilogue

Le mariage de Frederick et Carole Smith s'est rompu trop tôt, à mon avis. Il aurait dû continuer, au moins, deux ou trois ans de plus. Mais « c'est la vie », et un après-midi, j'ai reçu un appel de Carole m'annonçant qu'ils s'étaient séparés et qu'elle

gardait la maison à Darien. J'ai rencontré son nouveau compagnon, qui a été gentil en disant qu'ils pouvaient attendre, mais Carole avait tout déjà décidé et elle voulait venir le plus tôt possible. Je savais qu'ils allaient agrandir la maison pour qu'au lieu d'une résidence d'été, elle puisse accueillir une famille complète, avec les enfants des deux côtés.

Donc, il fallait retourner à l'Holiday Inn. Mes amis anglais, Jack et Liz Thomas, ont réfléchi à ma nouvelle situation et on m'a proposé la maison du jardinier dans la résidence qu'ils avaient louée à Bette Davis. Cela m'a permis d'en chercher un nouveau logement, sans aller revoir le Holiday Inn, et de profiter de l'affection de mes hôtes, même si j'étais consciente qu'elle diminuerait un peu chaque jour.

En matière de relogement, l'aide de la Compagnie était une bonne option. Je leur ai demandé de contacter la dame qui connaissait déjà mes phobies et mes préférences. Lorsque nous nous sommes revus, elle avait surmonté la mauvaise humeur d'il y a deux ans. Elle m'a demandé si je voulais toujours une « maison contemporaine » plutôt qu’une habituelle « colonial ». Je lui ai dit que j'aimerais la chose la plus proche de la Smith House.

Elle a pris trois ou quatre jours, ou peut-être plus, et est finalement apparue au numéro 1 Crooked Road, la maison de Bette Davis. Elle est arrivée dans le même break qu'elle a conduit la nuit de Contentment Island. Il était six heures de l'après-midi. Elle ne m'a montré aucune photo, car elle a dit, cette fois, qu'elle était sûre que j'allais aimer la maison. Pendant le trajet, il semblait que nous retournions à Darien, mais un peu plus tôt elle a tourné à gauche, en suivant la rivière que les

Indiens nommaient Saugatuck. Un dernier virage de la route et nous sommes arrivés à une maison de couleur noir anthracite, ressemblant à une boîte en bois de la taille de six arbres ensemble. C'était le numéro 12 de Pier Way Landing, un endroit que je connaissais grâce à mes courts voyages en mer.

On nous attendait à l'intérieur. Le couple Van Rensselaer, qui étaient les propriétaires, me rappelait les Smith. John avait dans sa main le même verre de whisky. Au cours de la conversation de courtoisie, il a parlé avec enthousiasme de ses intérêts dans une entreprise de tomates spéciales. C'étaient des tomates qui n'étaient pas en contact avec la terre mais qui pendaient aux murs d'un bâtiment et n'étaient nourries qu'avec de l'eau. A en juger par la maison, j'imaginais qu'il devrait avoir d'autres affaires en plus. Après ce prolégomène, il m'a montré les chambres et j'avoue que, d'une certaine manière, l'intérieur ressemblait à la Smith House, mais à l'extérieur, au lieu d'être blanche, leur maison était noire.

La dame Gautier, confiante dans cette lointaine ressemblance, avait déjà avancé aux propriétaires mon acceptation. Nous étions tous contents de ne pas avoir perdu de temps. J'ai été invité á descendre sur la terrasse. Les eaux de Long Island étaient juste devant nous. Et, aussi devant nous, quelque chose qui m'a fait tourner mon regard vers John Van Rensselaer. J'ai demandé, en désignant un kiosque marin au fond d'un long passage : « Est-ce que ça fait partie de la maison ? » « Naturellement » répondit-il en souriant :

« Aimez-vous la voile ? ».

RÉFÉRENCES

A

Allaire, Paul; 64, 65,107,108,

Alto, Alvar; 34,

Aprahamian, Thérèse; 14,15,17,76-78,102,

B

Ballard, Desmod; 57,62,

Batelle, Gordon: 60,

Bernstein, Leonard; 54,

Bell, Tadeus; 88,

Bécquer, Gustavo Adolfo; 28,

Bilgelow, Lucia; 53,54,

Bonaparte, Napoleon; 52,

Bonifacio VIII; 52,

Bourke-White, Margaret, 8,23,41,

Buridan, Jean; 55,

C

Carlson, Chester; 58-60,67,

Cotton, John; 92,

D

Davis, Bette ; 24,112,

Douglas, James; 37,38,

Douglas, Jean; 37,38,

Duerden, John; 22,

Duerden, Wendy; 22,

De Orueta, Lars, 83,86,

De Orueta, David; 83,86,

F

Flavin, Joe; 65,66,

Franklin, Aretha; 42,

G

Goethe, Joan Wolfgang; 55,

González Camino, Luis; 26,

Gram, Lene; 5,43,46,103,

Gropius, Walter; 34,

H

Harris, Emi Lou; 42,

Hoffman, David; 36,

Hoffman, Anita; 36,

Hooker, Thomas; 92,

Humes, Elmer; 22,61,

Humes, Susan; 22,

J

James, Robert; 22,

James, Lynn; 22,

Jensen, Beate; 77,78,

K

Kauffman, Michael; 22,

Kearns, David; 109,

King, Carole; 42,86, 99,

Kobayashy, Tony (Yotaro); 95-98,108,

Kornei, Otto; 59,60,

L

Larocha, Alicia de; 54,

Law, Thomas; 26,

Le Corbusier ; 35,39,

Lemon, Jack ; 86

M

Maidman, Richard ; 39,40,

Maidman, Lynn; 39,40,

Maidman, Dagny; 39,40,82

Mason, John; 92,

Mccardell, Archie; 25,63,107,

Meier, Richard; 11,12,13,23, 33-40,68, 82,83,93, 103,

Miller, Barbara, 6,7,21,23-25, 27,101,

Moore, Caroline; 54,

N

Neukens, Claire; 46,

Nuekens, Peter; 45,46,

Newman, Paul, 7,

O

Orange, Guillermo de; 91,

Ouspensky, Peter; 45,76,84,

P

Pellegrini, Luigi; 86,

Pendery, Donald; 22,25,26, 66,67,98,108,109

Pendery, Joyce; 22, 25, 109,

R

Raff, Joachim; 42,

Rosen, Walter; 53-55,

Rosen, Walter Jr.; 53,

Rosen, Ann; 53,

Rubinstein, Arthur; 54,

S

Saltzman, Ellint; 37,

Saltzman, Renny; 37,

Sheppard, Marjorie; 75,76,77,101,

Simon, Carly; 42,

Smith, Frederick,10,11,18, 99,103,111,113,

Smith, Carole; 10, 11, 31,111,112,113,

Souders, Bill; 64, 95-99,107,

Souders, Barbara; 64,65.

Stirling, James; 104,

Strassman, Paul; 63,64,65,106, 108,

Stone, Samuel; 92,

T

Termen, León; 53,51

Tokeneke, chief, 85,86.,88,

Thomas, Jack; 22,112,

Thomas, Liz; 22,112,

U

Underhill, John; 91, 92,

Underhill, Helen; 91,

V

Van Rensselaer, John; 80,113,

W

Walter, Bruno; 54,

Z

Zanichi, Iva; 42,86,

Luis de Orueta

Vivre á la Maison Smith de Richard Meier